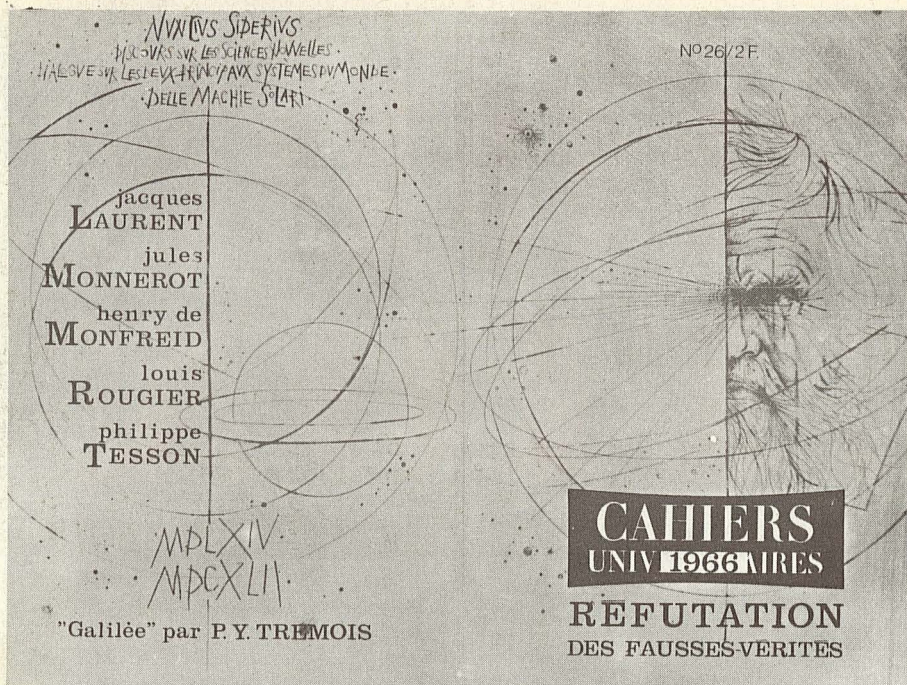


EUROPE ACTION

VACANCES





CAHIERS UNIVERSITAIRES

Tous les deux mois, les Cahiers vous servent de deux façons :

1. ils complètent votre culture sur le fond des problèmes de notre temps
 2. ils vous distraient des questions d'actualité pour vous guider dans notre histoire et notre avenir
- Les recherches qui vous donneront une image complète et synthétique du nationalisme, l'équipe des Cahiers s'est engagée à les faire pour vous, à votre place.

VOULEZ-VOUS RECEVOIR UN NUMÉRO SPÉCIMEN DES CAHIERS ? Nom _____

Adresse complète _____

ci-joint 2 F en timbres à adresser à Cahiers Universitaires, 68 rue de Vaugirard, Paris 6e.

DE GAULLE A LONDRES
par Robert Mengin

DE LATTRE AU VIET-NAM
par Pierre Darcourt

LE COMTE DE PARIS
par Jean Bourdier

ANNÉE 40 LONDRES-DE GAULLE-VICHY
par Jacques Laurent avec la collaboration de Gabriel Jeabtet

POSTDAM 1945 ou L'HISTOIRE D'UN MENSONGE
par Wenzel Jaksch

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE REVUE ET CORRIGÉE

HENRI DE MONTFORT

LE MASSACRE DE KATYN

CRIME RUSSE OU CRIME ALLEMAND?

* AOUT 1941 : FORMATION D'UNE ARMÉE POLONAISE EN RUSSIE * OU SONT LES 12 000 OFFICIERS MANQUANTS ? * 13 AVRIL 1943 : LA BOMBE DE KATYN * * 15 AVRIL 1943 : LE DÉMENTI SOVIÉTIQUE * * * 26 AVRIL 1943 : RUPTURE DES RELATIONS DIPLOMATIQUES URSS - POLOGNE * CHURCHILL SE FACHE * TUÉS PAR UNE BALLE TIRÉE DANS LA NUQUE * LE DOCTEUR MARKOV EST ARRÊTÉ * QUAND LES CADAVRES FURENT-ILS ENTERRÉS ? * LE RAPPORT DES MÉDECINS LÉGISTES * LES HUIT FOSSES DE KATYN * LE CAMP DE KOZIELSK * LES DISPARUS DE STARO-BIELSK ET D'OSTACHKOV * IL MANQUE 7000 CADAVRES * DOUZE COUCHES DE CADAVRES * 4150 CORPS * CAPOTES NOUÉES PAR-DESSUS LA TÊTE DES VICTIMES * * * LA TABLE RONDE

L'HISTOIRE CONTEMPORAINE REVUE ET CORRIGÉE

JEAN MONTIGNY

LE COMLOT CONTRE LA PAIX

1935 1939

* PLAN D'EXPANSION HITLÉRIEN * * STALINE PROFITE DES ANTAGONISMES CAPITALISTES * DOUBLE JEU DE ROOSEVELT * * LA NOUVELLE CROISADE DES DÉMOCRATIES ET SES AGENTS * * LE FRONT POPULAIRE ET SES CHEFS * * * L'ENTENTE DE STRESA BRISÉE PAR LE NÉGUS * LES ACCORDS DE LOCARNO CASSÉS PAR LE PACTE FRANCO-SOVIÉTIQUE * * REMILITARISATION DE LA RHÉNANIE ET INERTIE FRANÇAISE * * LÉON BLUM CRÉATEUR DE L'AXE ROME-BERLIN * LA GUERRE POUR BARCELONE ? * LA GUERRE POUR LES SUDÈTES ? * EN OCTOBRE 1936, L'INDICE DE LA PRODUCTION FRANÇAISE EST INFÉRIEUR DE 25 % A CELUI DE 1929 * * UNE POLITIQUE ÉTRANGÈRE QUI CONTREDIT UNE POLITIQUE MILITAIRE * * LA TABLE RONDE

COLLECTION : L'HISTOIRE CONTEMPORAINE REVUE ET CORRIGÉE AUX ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE



EUROPE ACTION

MAGAZINE DE L'HOMME OCCIDENTAL
68, rue de Vaugirard, Paris VI^e. Tél. 222.76.06

DIRECTEUR : *Christian Poinignon.*
DIRECTEUR POLITIQUE : *Dominique Venner.*
RÉDACTEUR EN CHEF : *Jean Mabire.*
COMITÉ DE RÉDACTION : *Pierre d'Arribère, Coral, Jean Deni-
pierre, Jacques Devidal, Gilles Fournier,
Pierre Hofstetter, Pierre Lamotte, Guy
Lancelot, Fabrice Laroche, Pierre Marce-
net, François d'Orcival, Loïc Kerarvor,
Guy Persac, Henri Prieur et Jean Muscat
(Service Photo).*

CORRESPONDANTS :
Espagne : *Antonio Bernardo.* Etats-Unis : *Pietr Wilkinson.*
Amérique Latine : *Erwin Ratz.* Italie : *Antonio Lombardo.*
Allemagne : *Wolfgang Silling.* Portugal : *Zarco M. Ferreira.*
Directeur de la publication : *Christian Poinignon.* — Im-
primerie Dévè, Evreux. — Dépôt légal : juin 1966. — Périodicité
mensuelle. — Photographies de la couverture : Agence Rapho
et René Bail (verso).

VACANCES

LES VACANCES sont déjà à l'ordre du jour au mois de juin et nous y consacrons le jeu des 16 idées (p. 6) ainsi que l'éditorial de Dominique VENNÉ (p. 7). Dans notre courrier du mois, deux lettres importantes : Goulven PENNAOD nous écrit de Bretagne (p. 4) et IAN SMITH nous écrit de Rhodésie (p. 5). Fabrice LAROCHE résume l'actualité dans sa chronique Quatre semaines en France et dans le monde (pp. 8 à 10). Les nouvelles formules de la presse nationaliste sont présentées par les trois rédacteurs en chefs (p. 11). Puis Jacques DEVIDAL pose une question capitale : **Peut-on vaincre la faim?** (pp. 12 à 14). Nous présentons ensuite, en exclusivité, le 2^e épisode de l'affaire des Barbouzes d'Alger : le député U.N.R. **Lemarchand est accusé** par trois torturés : TISLENKOFF, VINENT et GOSSELIN (pp. 15 à 17). Aujourd'hui, une nouvelle espérance se fait jour, une alternative au Régime ; c'est celle qu'évoque Jean MABIRE dans **Le rendez-vous de la République**, compte rendu, par le texte et par l'image, du Congrès constitutif du MOUVEMENT NATIONALISTE DU PROGRES (pp. 18 à 23). Revenons aux vacances avec **la voile en péril**, une enquête d'ERWAN (pp. 24 à 26). Guy LANCELOT interroge ensuite l'auteur du livre du mois, **Une guerre pour rien**, l'ex-capitaine Antoine YSQUIERDO (pp. 27, 28 et 39). Autre guerre : en Malaisie où combattent **25.000 soldats oubliés** à qui rend hommage le Dr John MALLETT (pp. 29 à 31). Doivent-ils être aussi oubliés ces **Cadets de Saumur de juin 40** à qui Henri LANDEMER et Loïc KERARVOR consacrent notre rubrique historique (pp. 32 à 35) ? M. PICKWICK étant actuellement en vacances en Angleterre, nous ne retrouverons sa chronique que le mois prochain. C'est Roger HOLEINDRE qui évoque un épisode brûlant de l'actualité théâtrale : **La bataille des Paravents** (pp. 37 et 38), tandis que PERDICAN dévoile dans le **fichier secret** une dizaine d'animateur du COURANT NATIONALISTE (pp. 40 et 41).



Photo Agence Rapho

COURRIER

« NATIONALISME PROVINCIAL »
ET
« NATIONALISME EUROPEEN »

Voici une lettre que nous a adressée un lecteur breton. Nous la publions sans commentaire car elle nous paraît fort représentative d'une conception nationaliste que nous n'avons pas le droit d'ignorer.



C'est dans un article de Jean Mabire (N° 40, p. 12) consacré au livre de Raoul Girardet sur le nationalisme français que l'on trouve ces deux expressions.

En un certain sens, elles sont choquantes dans leurs termes mêmes, puisque « nationalisme » implique « nation » et que, par définition une province n'a pas, en droit, ce statut, tandis que l'Europe est par essence plurinationale.

Depuis les livres de Guy Héraud et de Paul Sérant, on est néanmoins mieux averti du fait que l'Etat français n'est pas un tout ethniquement homogène et qu'une partie de la population de citoyenneté française est plus proche de ressortissants étrangers que du reste de cette population : il y a des Basques et des Catalans des deux côtés des Pyrénées, des Flamands en deçà et au delà de la frontière du nord-est, des Bretons

en Bretagne comme en Cornwall ou en Galles.

L'Etat français est donc, en fait, une mosaïque de peuples. On conçoit que les bâtisseurs de l'unité française aient été fort conscients du danger que cela pouvait présenter et se soient employés par tous les moyens de la pire propagande ou de la coercition à faire identifier les deux notions d'Etat et de nation. Il y a même un article du code qui punit de peines très sévères quiconque tentera d'arracher à la souveraineté de l'Etat une parcelle de son territoire. Il est vrai que depuis le largage de l'Algérie, on peut valablement penser que cette disposition est désormais caduque...

C'est pourquoi le nationalisme ethnique des Bretons ou des Basques, par exemple, a longtemps choqué les Français et même beaucoup de minoritaires : remettre en cause la structure d'un Etat qui apparaissait comme l'essence même du concept « France » semblait un sacrilège, au même titre qu'un parricide : c'était un viol de la « mère-patrie ». Et il faut bien dire que les nationalistes bretons de *Breiz Atao*, en particulier, ne firent rien pour détromper leurs interlocuteurs et manifestèrent très souvent un sentiment violemment anti-français. Il n'est que juste d'ajouter que le mépris manifesté par le gouvernement à l'égard de leurs plus modestes revendications, ne pouvait alors les engager à une attitude très conciliante. Aujourd'hui encore, la France est le seul pays d'Europe et sans doute du monde, où les langues maternelles n'ont aucune place dans l'enseignement : même dans l'Espagne franquiste, on fait une place au catalan et au basque.

Maintenant cependant, il n'en est plus de même, et il n'est pas un nationaliste breton ou basque qui désire construire une ligne Le Majinec ou Etzemajini le long du Couesnon ou à la frontière des Sept Provinces... Assez paradoxalement, alors que l'on rencontre encore, et très officiellement, un chauvinisme hexagonal dans certains milieux nationalistes français, les nationalistes ethnicistes sont, sans exception, également des nationalistes européens convaincus qui désirent voir entrer leur propre peuple dans une Europe

unie — ce qui ne signifie pas uniformisée —, en tant que tel, et non en tant que colonie parisienne sous-développée.

Ayant retrouvé le sens de leur sol et de leur sang, c'est-à-dire de leur culture la plus profonde, ils savent aussi que cette culture ne vaut que dans la mesure où elle reste fidèle à la civilisation européenne. Le plus grand obstacle à la construction de l'Europe provient du nationalisme chauvin de type étatique : même s'il ne dit pas aussi crûment, un nationaliste anglais, allemand, français, sera très volontiers partisan de l'Europe, pourvu qu'elle parle anglais, allemand ou français... Je ne sache pas qu'un Gallois, un Catalan ni un Frison aient soumis leur approbation de l'Europe à une hégémonie de leur pays respectif...

La Bretagne crève lentement. C'est un fait reconnu de tous et on en dira tout autant des autres ethnies, tant sur le plan économique que culturel : ce n'est pas pour rien que « provincialisme » est péjoratif en français et synonyme d'étriqué, retardé, sous-développé. Mais il y a plus : la substance même de l'Etat français et de la France en dépérit. A tout vouloir diriger de Paris, sans tenir compte des conditions locales, à créer des lois uniformes, on aboutit à apauvrir les régions les plus riches du territoire, sans aucun profit pour les autres et on pourrait dire que l'intérêt d'un nationaliste français, nous voulons dire ethniquement français, est d'appuyer de toutes ses forces les nationalismes ethniques.

C'est pourquoi les minorités nationales aspirent tant à l'Europe, une Europe où elles trouveraient le moyen d'enrichir leur culture sans la mettre en danger par le poids d'une seule autre culture, où elles pourraient gérer leurs affaires locales à l'échelon local, une Europe où on pourrait se dire Normand ou Breton, Sicilien ou Tyrolien, sans que ce soit un sacrilège à l'égard de la France ni de l'Italie.

Goulven PENNAOD.



RHODÉSIE

IAN SMITH
Premier Ministre
écrit à Europe-Action



PRIME MINISTER
SALISBURY

1st April, 1966.

Rhodesia was forced to declare its independence to preserve itself from the tragedy which inevitably follows the grant of majority rule to a people who are unready for it. After all, did it not have the example of the majority of the newly emergent states to the north of it as a reminder of what might be? In these emergent states, justice, economic advancement, orderly Government and sound-based administration have dissolved into corruption and chaos, and today, with the exception of a few enlightened and democratic Administrations including those of the Portuguese provinces, the Republic of South Africa and Rhodesia, Africa is once more slipping down the slope to the point where it will again resume its ancient title of the "Dark Continent".

Hardly a democratic Government remains. All but a few of the de-colonised African states are either a one-party or military-dictatorship, existing as poor relations on the hand-outs of the Western and Communist powers.

Believe me, these hand-outs do not benefit the ordinary African, only those black demagogues who have firmly grasped the reins of power in their respective countries.

I have said before and I say again, this is not going to happen in Rhodesia.

The British Government in its desire to appease the Afro-Asians and the United Nations has tried to force my Government to hand over its power to the African Extremists - to a leader whose avowed intention is to create a one-party dictatorship.

My Government's policy is to develop Rhodesia for the good of all its inhabitants, not just for a few or for one section.

Rhodesia is firmly aligned with the West against Communism and will resist to the death any attempts to reduce her to the political and economic levels of so many countries to the north of her.

Rhodesia will emerge from her present struggle for self-determination as a happy, peaceful state where a man will take his place in accordance with his individual merits and abilities.

I am grateful to "Europe Action" for the able way in which it presents to the people of France the justice of Rhodesia's case for independence.

I. Douglas Smith



Photo : Office du Tourisme de la Rhodésie



TRADUCTION DE LA LETTRE DE IAN SMITH A « EUROPE-ACTION »

La Rhodésie a été contrainte de proclamer son indépendance pour éviter la tragédie qui suit inéluctablement l'octroi du suffrage universel à un peuple qui n'y est pas préparé. Après tout, ne doit-on pas garder à l'esprit, comme un exemple de ce qui peut arriver, ce que fut l'octroi du suffrage universel dans les états situés au nord du nôtre et qui ont récemment acquis leur indépendance ? Dans ces nouvelles nations, la justice, le progrès économique, la bonne conduite des affaires et la saine gestion administrative ont sombré dans la corruption et le chaos. Aujourd'hui, à l'exception de quelques rares administrations démocratiques éclairées (comprenant celles des provinces du Portugal, de la République sud-africaine et de la Rhodésie), l'Afrique est en train de rétrograder, une fois de plus, jusqu'au point de reprendre son ancien titre de « continent noir ».

Il ne reste pratiquement plus un seul gouvernement démocratique. Rares sont les états africains décolonisés à ne pas être soumis au régime de la dictature, soit du parti unique, soit de l'armée, qui les voue à entretenir de lamentables relations de sujétion avec les puissances de l'Ouest ou avec celles du monde communiste.

Croyez-moi, cette main-mise n'apporte aucun avantage à l'Africain moyen, sinon à ces demagogues noirs qui se sont fermement emparés des rênes du pouvoir dans leur pays respectif.

Je l'ai déjà dit, et je le répète, ceci n'arrivera pas chez nous en Rhodésie.

Le gouvernement britannique, dans son désir d'apaiser les Afro-asiatiques et les Nations-Unies, a tenté de contraindre mon gouvernement à remettre ses pouvoirs aux extrémistes africains - à un leader dont l'intention avouée est de créer la dictature du parti unique.

La politique de mon gouvernement est de développer la Rhodésie pour le bien de tous ses habitants et non pour le petit nombre, ou pour une seule catégorie.

La Rhodésie se tient fermement aux côtés de l'Ouest contre le communisme. Elle résistera jusqu'à la mort à toute tentative de la réduire aux niveaux politique et économique qui sont ceux de tant d'états situés plus au Nord.

La Rhodésie sortira de son présent combat pour l'auto-détermination comme un état heureux, pacifique, où chacun trouvera une place correspondant à ses mérites individuels, à ses capacités.

Je suis reconnaissant à Europe-Action de la manière efficace dont ce magazine explique au peuple de France la nécessité du combat rhodésien pour l'indépendance. Signé I. Douglas Smith.

Voici 16 idées de vacances. Chacune d'elles nous a été proposée par un rédacteur d'EUROPE-ACTION, soit qu'il s'agisse d'un projet, soit qu'il s'agisse d'un rêve... Essayez de deviner qui a proposé quoi. Et si vous ne trouvez pas, regardez la solution au bas de la page 10.

- | | | | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| 1. — Partir, sac au dos, par les monts d'Auvergne, en changeant tous les soirs de bivouac, en dormant à la belle étoile au pied des volcans éteints. | 2. — Revenir aux sources de la civilisation occidentale, en visitant les monuments de la Grèce antique, de l'Acropole d'Athènes au stade d'Olympie. | 3. — Naviguer à la voile, entre Granville et Cancale, en explorant les îlots de l'archipel des Chausey (52 à marée haute, 365 à basse mer). | 4. — Bricoler une 2CV d'occasion pour un raid Paris-Moscou, afin d'analyser l'échec des économies capitaliste et communiste, qui ignore l'économie organique. |
| 5. — Prendre ses quartiers d'été à la brasserie du « Lion de Flandres », à Anvers et y entonner... de vieux chants nationalistes jusqu'aux aurores. | 6. — Visiter tout le Sud-Ouest de la France, spécialement les châteaux du Périgord, et terminer le périple au pied des ruines de Montségur. | 7. — Se rendre au Cap de Bonne Espérance, en République Sud-Africaine, en s'embarquant comme soutier à bord d'un cargo (panaméen). | 8. — Transformer les sports d'hiver en sport d'été, en recherchant les dernières pentes recouvertes de neiges éternelles, en Bavière et au Tyrol. |
| 9. — Quitter sa gentilhommière vendéenne pour explorer les fonds sous-marins au large de l'île d'Yeu, en espérant y découvrir des amphores de muscadet. | 10. — Retrouver ses souvenirs militaires et sportifs, en effectuant un stage parachutiste (ne pas oublier d'ouvrir le ventral au-delà des 100 kgs !) | 11. — Partir de Lyon, remonter le Rhône en kayak et terminer l'expédition par un raid de haute montagne sur les glaciers du Saint-Gothard. | 12. — Prendre une boussole et en ne voyageant qu'en stop ne plus quitter le Nord jusqu'au cap qui se dresse à l'extrémité de la Norvège. |
| 13. — Munir son appareil photo d'un télé-objectif, chausser ses semelles silencieuses, pour se livrer aux joies de la chasse photographique dans nos forêts. | 14. — Prendre un carnet de notes, un maillot de bain, un livre de chants, une provision de sérieux et de bonne humeur pour le camp-école de la F.E.N. | 15. — Parcourir les sites montagneux du Vercors, avec un grand carton à dessins et du papier Ingres : y chercher des décors de Westerns (sudistes). | 16. — Voyager en Espagne et au Portugal (comme tous les touristes français). Y voir ce qu'ils n'y voient point : l'Alcazar, la vallée de Los Caidos. |





**DOMINIQUE
VENNER**

EN cette saison, pour la plupart des Français, le grand problème n'est pas politique. Il n'est même pas social. Il est personnel. C'est celui des vacances. Les événements du monde et les problèmes de salaire n'ont d'importance ou d'intérêt que dans la mesure où ils risquent d'assombrir les vacances en faisant planer une menace de conflit ou en réduisant le pouvoir d'achat. Pendant quatre semaines, les soucis quotidiens vont être relégués au second plan.

Et dès maintenant, la préparation des vacances compte infiniment plus, pour nos compatriotes, que la fermeture des forges d'Hennebont ou que la crémation des bonzes au Viet-Nam. L'amélioration certaine du niveau de vie, le prodigieux essor des moyens de transport modifient profondément notre existence. Les loisirs sortent de l'âge préhistorique. C'est un fait qu'il est vain de nier ou de mésestimer. Nous ne sommes point, certes, de ces conservateurs qui protestent contre l'octroi des congés payés à tous les travailleurs.

Pour nous, les vacances sont un besoin et un droit. Mais elles ne doivent point être l'occasion d'un « repos » plus ou moins végétatif ou ruminant. Elles sauraient se limiter au « dolce far niente » et à la position horizontale sous le soleil. Les vacances sont, pour nous nationalistes, l'occasion de retrouver les sources d'une vie plus saine et plus naturelle.

Elles sont d'abord l'occasion, pour chaque homme, de réaliser enfin la vocation qu'il porte en lui depuis son enfance. Tel, qui se rêvait aventurier et se retrouve bureaucrate, pendant un mois jouera à l'explorateur, à la barre d'un voilier, au sommet d'une aiguille, sous la coupole d'un parachute.

Et puis, les vacances sont l'occasion unique de recréer certaines communautés naturelles, indispensables à l'épanouissement de tout individu ; communautés que le Régime s'est soigneusement attaché à briser avec ses « grands ensembles » urbains. Ni les bureaux, ni les usines, ni les « bistrotts », ni même les églises ne parviennent à créer une vie communautaire authentique.

Au contraire, en vacances, les hommes voient tomber toutes les barrières sociales artificielles. Ils forment des groupes qui, pour être parfois éphémères, n'en sont pourtant pas moins infiniment plus naturels que tous les vagues rassemblements de la vie quotidienne.

Même si certains organismes ont détourné à des fins purement commerciales le besoin profond qu'éprouvent instinctivement les hommes d'Europe de se retrouver eux-mêmes, de découvrir partout leurs compatriotes, l'importance des vacances est désormais capitale, tant sur le plan social que sur le plan individuel. Et au-delà des vacances, c'est le problème des loisirs qui est posé.

Nous ne pensons pas qu'il faille s'élever contre la réalité au nom de quelques principes hypocritement ascétiques ou des préjugés réactionnaires. Etre nationaliste, c'est proclamer le droit que possède chacun d'être lui-même et de trouver la santé et l'épanouissement, le bonheur et l'équilibre.

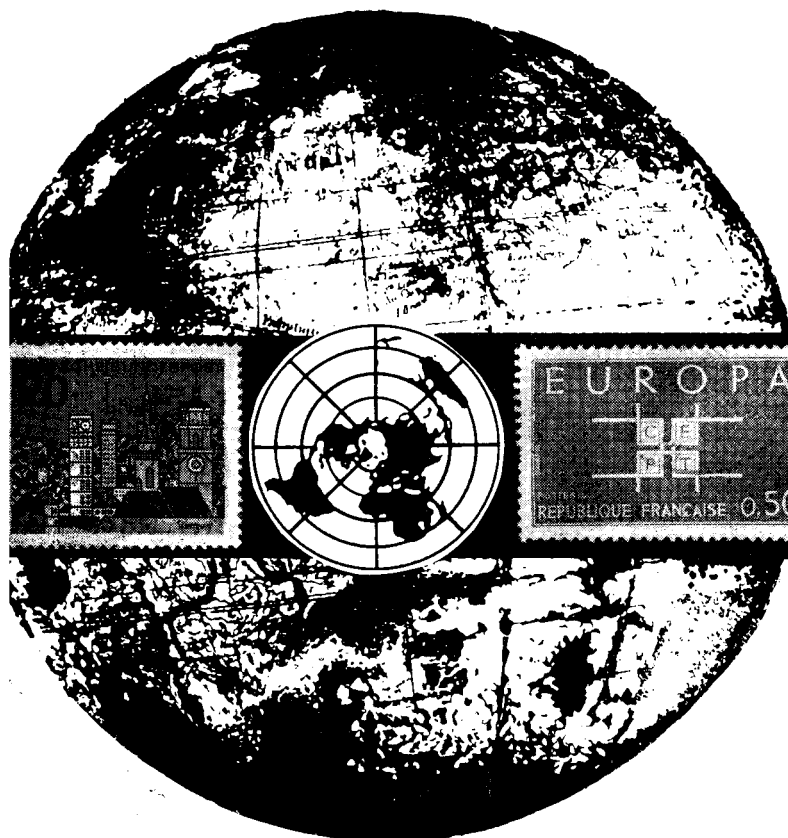
Nous sommes bien loin de penser que les gens sont trop heureux. Nous prétendons au contraire qu'ils ne le sont pas assez dans ce Régime. Les technocrates et les marxistes n'ont point réussi à leur donner le bonheur, malgré leurs promesses et leurs formules. Pour cette première raison, nous condamnons leur idéologie et leur univers préfabriqué.

Pour nous nationalistes, le bonheur se mérite. Etre pleinement heureux ne va jamais sans noblesse, sans hauteur, sans effort. Pendant les vacances, il est possible de retrouver les qualités essentielles de notre monde d'Occident, dans une ambiance naturelle, c'est-à-dire jeune et sportive. Le goût du risque, l'aventure à plein bord, la recherche des sommets, ce sont nos vertus.

Nous serons nous-mêmes, rudes dans l'effort, joyeux dans la conquête, triomphants dans les difficultés.

**FABRICE
LAROUCHE**

QUATRE SEMAINES



EN FRANCE ET DANS LE MONDE

The war game est un film étonnant. Interdit à la télévision anglaise, pour laquelle il avait été tourné, c'est un reportage-fiction sur une attaque nucléaire en Grande-Bretagne. Destructures massives, évacuations de population, famines, suicides, émeutes, hystéries collectives, tous les documents présentés sont insoutenables. Soit dit en passant, ils sont tirés, précise le générique, des scènes de bombardements de Dresde, Hambourg et Francfort en 1945.

Les conclusions étant, bien entendu, « pacifistes », la leçon que nous en tirons sera tout autre. Etant en Angleterre au moment de sa projection, j'ai vu *the war game* le jour même où la Chine communiste a fait exploser sa troisième bombe atomique, pas encore une bombe H, mais une bombe « dopée », c'est-à-dire à la puissance augmentée par fusion d'éléments légers supplémentaires. Dès lors, les images prenaient tout leur sens.

Les réalisateurs du film ont voulu accuser sur un point essentiel : le mépris total des populations de la part du gouvernement. Ressortent de leur travail la méconnaissance populaire des formes et des suites épouvantables de la radio-activité, l'absence quasi-générale de dispositifs d'évacuation, de ravitaillement et de simple sécurité, l'inexistence d'abris anti-atomiques, l'attentisme, l'indifférence massive des services officiels.

Ce qui est vrai du Royaume-Uni l'est de tous les pays occidentaux, à l'exception des Etats-Unis, dans une certaine mesure, mais en tout cas de la France. Certes, on fait valoir que l'« équilibre de la terreur » est la meilleure des garanties. Il y aurait à y redire, car une menace incite toujours à chercher

la parade, plutôt qu'à renoncer à l'offensive. Mais surtout, les régimes au pouvoir s'aperçoivent aujourd'hui qu'un nouveau partenaire est inscrit, depuis un an, au club atomique, et que ce partenaire est en même temps le chef de file virtuel des pays du Tiers-Monde, et le plus ouvertement belliqueux qui soit. C'est la Chine de Mao.

Nous sommes en droit d'estimer que le péril nucléaire, qui existe bel et bien, est là. Dans dix ans, selon les prévisions des experts, la Chine possèdera des missiles intercontinentaux capables de toucher n'importe quel point du globe. Tous les éléments connus préjugent sans ambiguïté de l'usage qu'elle en fera. Que fait l'Occident en attendant ? Il ne fait rien. Il tolérerait, le mois dernier, qu'à Paris, Bruxelles Londres ou Milan, les communistes pro-chinois animent sans rire les pacifistes « marches anti-atomiques ».

L'offensive est la meilleure des ripostes, c'est bien connu. Les intentions de Pékin ayant au moins le mérite de la clarté, la destruction immédiate, par Washington, de ses installations nucléaires stopperait cet élan redoutable. Mais les Américains préféreraient écouter les sirènes qui prêchent l'abaissement des « murailles de la haine et de l'incompréhension », et veulent ouvrir aux Chinois les portes qu'ils menacent d'enfoncer. Les E.U. portent déjà une grave responsabilité, pour avoir formé, dans leur Université, des hommes comme Wang Kan-Ch'ang ou Chao-Chung-Yao, tous deux vice-directeurs de l'Institut de l'Energie Atomique chinois. Il semble que depuis, leur sens du « salut de l'humanité » ne se soit pas amélioré.

En France, M. Messmer n'a pas non plus le temps de construire des abris. Ce qui l'intéresse au contraire, c'est de savoir comment installer à Apt, en Provence, un « parking » pour missiles balistiques de la force de frappe gaulliste ! Le projet est insensé.

Les communistes de Provence rechignent comme tout le monde, devant les silos de M. Messmer. Mais à Paris, le P.C. a récemment trouvé des occasions de compenser ces récriminations en réaffirmant au gaullisme les sentiments durables de son opposition de soutien. La manifestation la plus claire en a été le vote du projet sur l'amnistie, qui s'est déroulé fin avril au Palais-Bourbon.

Lors du vote sur l'amnistie, M. Giscard d'Estaing s'est abstenu, adoptant pour la première fois un repli tactique sur les positions officielles de la majorité. Certains en ont conclu qu'ils prenaient « ses distances ». Quinze jours après, bien entendu, il figurait en bonne place au « Comité d'action pour la V^e république », dont les gaullistes font leur machine de guerre pour les législatives. Ce n'est là qu'un aspect typique de la valse comique à laquelle se livrent les vieux partis, et dont l'actualité du mois donne de savoureux exemples.



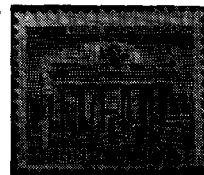
DE DROITE A GAUCHE

A l'émission *Face à face*, M. Mitterrand fait une ouverture du côté de M. Lecanuet, qui a fondé peu auparavant son Centre Démocrate. Quelques jours après, M. Lecanuet fait savoir qu'il ne demande pas mieux, tout en relançant les avances du côté de la gauche (sic) gaulliste incarnée par MM. Pisani, Joxe et consorts. C'est mon rôle, dit-il, puisque je suis centriste ! Là dessus, les communistes usent de l'affaire pour s'en prendre à M. Mitterrand, et le somment de refuser un centre qui touche à la droite ! Curieusement, M. Defferre s'était, de son côté, montré plus sévère que son successeur dans la course présidentielle, en dénonçant à Europe n° 1, deux jours après un Conseil national de la S.F.I.O., dominé par la personnalité stérilisante de M. Guy Mollet, le caractère « droitier » du Centre Démocrate. Sans doute craignait-il que ce Centre fût noyauté par Pujade. M. Pierre Pujade a, depuis, annoncé qu'il renonçait à toute action politique, afin justement de ne pas entraver l'action du Pouvoir !

Au bout de ces palinodies, on en arrive alors à ce que le Régime, apparemment environné s'opposants, se trouve sollicité tout à la fois par l'extrême-droite poujadiste, le centrisme mode Lecanuet, le communisme collaborateur, et, par la force des choses, M. Mitterrand, qui n'a comme point de repère, entre les deux derniers groupes, que les aigreurs quinquagénaires de M. Guy Mollet. De leur côté, les chrétiens de gauche demeurent divisés. Le Colloque de Grenoble n'a pas répondu aux espoirs du néo-socialisme technocratique. Les Clubs, en pointe l'an passé,

paraissent hésiter. Le P.S.U. s'épuise en doctrinalisme. Et Mendès, dont certains annoncent déjà la « reconversion », se tait. Etre de gauche aujourd'hui, n'est vraiment pas roboratif.

LE VOYAGE GAULLISTE A MOSCOU



Ce voyage ennuie fort l'Allemagne de l'Ouest. M. Erhard, en particulier, apprécie peu que l'ancien promoteur du traité franco-allemand en soit arrivé, avec sa désinvolture habituelle, à traiter directement du problème européen avec l'URSS. Aussi, au cours d'une conférence de presse sur le dialogue SPD-parti communiste d'Allemagne de l'Est (SED), a-t-il essayé de faire comprendre aux Soviétiques qu'il valait mieux parler de l'Allemagne avec les Allemands, plutôt qu'avec les gaullistes.

Sa manœuvre n'a guère convaincu, et sa position n'était pas facile. Pour discuter avec Moscou, Bonn doit réduire en proportion le dialogue inauguré par les sociaux-démocrates. Mais alors, le chancelier risque de laisser au SPD l'avantage électoral des tractations, qu'il voudrait bien leur enlever. M. Ulbricht profite évidemment de la chose, et joue sur les deux tableaux. Le SED, qui a fêté son 20^e anniversaire, trouve une popularité nouvelle dans les conversations avec l'Ouest. Et le voyage gaulliste est un moyen de pression qui lui a fait lancer : « Il est grand temps que la RFA suive l'exemple de De Gaulle ! ». Erhard a répondu en faisant repousser à juillet, soit après le voyage, le dialogue des deux partis. Puis il est parti en Israël.

L'Etat hébreu aurait pu aussi exploiter la situation. Il aurait pu se rapprocher de l'URSS, pour inciter l'Allemagne à être plus conciliante dans la seconde série des pourparlers économique-coopératifs, entamée le 27 avril.

Mais le Kremlin n'y est guère disposé. Sans que ses relations avec Tel-Aviv soient plus mauvaises (la condition des juifs soviétiques s'est même un peu améliorée), l'union soviétique a entrepris une offensive diplomatique au Moyen-Orient, ce qui ne va jamais sans inquiéter les Israéliens, peu enclins à voir leurs nouveaux ennemis héréditaires se concilier des faveurs internationales.

La première étape était la réception du Dr Zouayen, Premier ministre syrien, à Moscou. Il s'agissait d'abord de contrer l'influence chinoise, qu'on disait renaissante à Damas. Mais aussi, par une importante aide économique, de tenir les engagements faits en février dernier, au cours d'une réunion secrète des PC maghrébins au Liban, par M. Khaled Bagdache, aux délégués de l'extrême-gauche baasiste : coopération économique contre le retour des communistes en Syrie. Trois mois plus tard, la Syrie avait changé de gouvernement et M. Bagdache, au Congrès de Moscou, se voyait invité à reprendre sa place à Damas.

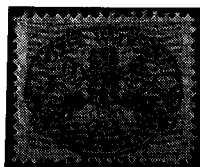
En même temps, les Russes accentuaient leur pression sur l'Égypte, passée de plus en plus sous leur coupe depuis quelques mois, et Kossyguine se rendait au Caire, pour examiner les moyens de contrer le « pacte islamique », projeté par le roi Fayçal sous l'égide des Occidentaux.



UN AXE KREMLIN- VATICAN ?

Autre offensive de Moscou, et d'envergure celle-ci : les relations avec le Vatican, qui feront certainement à Pékin, un nouveau sujet de critique et d'ironie. La visite officielle, auprès du Pape Paul VI, de M. Gromyko, en est un bel exemple.

Il serait maladroit d'en sous-estimer l'importance. Les communistes italiens, qui en discernent l'arrière-plan électoral, sont ravis ; mais il paraît que les pontificaux n'en sont pas non plus mécontents. D'un côté comme de l'autre, la guerre froide est finie. On invoque, comme précédent, la réception de M. Adjoubéï, gendre de M. Khrouchtchev et, alors, rédacteur en chef des *Izvestia*, pour l'attribution au « bon pape Jean », du prix Balzan de la Paix. Il s'était pourtant agi d'une visite privée. C'est d'ailleurs à son propos, que l'écrivain Graham Greene vient d'écrire à l'hebdomadaire anglais *Spectator*, qu'ayant demandé à M. Adjoubéï (à la Havane, en juillet 1963) ses impressions, il s'était vu répondre : « Le Pape m'a dit que nous suivions des chemins différents, mais que notre but était identique ». Déclaration importante si, comme l'indique M. Philippe Sabant, de la revue catholique *Signes du temps*, à la veille du Concile, « on avait reçu l'assurance à Moscou qu'il s'abstiendrait de toute action dirigée contre l'Union soviétique ou contre le communisme en tant que tel ».



LE MILLENAIRE DE LA POLOGNE

Les cérémonies qui ont lieu, en Pologne, au début du mois de mai, se sont en effet déroulées sans que le conflit entre l'Etat et le cardinal Wyszynski ait été résolu. Accusé de sombrer « dans les ornières

SOLUTION DU JEU DE LA PAGE 6

1 : Dominique VENNÉR. 2 : Christian POINSIGNON. 3 : Jean MABIRE. 4 : Henri PRIEUR. 5 : Guy LANCELOT. 6 : François d'ORCIVAL. 7 : Fabrice LAROCHE. 8 : Pierre d'ARRIBÈRE. 9 : CORAL. 10 : Jean DENIPIERRE. 11 : Jacques DEVIDAL. 12 : Gilles FOURNIER. 13 : Jean MUSCAT. 14 : Pierre MARCENET. 15 : Loïc KERARVOR. 16 : Guy PERSAC.

de l'anti-communisme », la Hiérarchie était mise en accusation, depuis ses lettres à l'Eglise allemande sur la frontière Oder-Neisse. Situation complexe, puisqu'à l'époque, c'est le journal conservateur français *l'Aurore*, qui écrivait : « Comment le gouvernement de Varsovie eût-il pu tolérer sans mot dire de voir l'Eglise se substituer à l'Etat au sujet d'un problème exclusivement politique, donc qui ne la regardait pas ? » (17 janvier).

Quoiqu'il en soit, les Polonais ont voulu rester jusqu'au bout sur leurs positions, et le Pape, dont on est sûr maintenant qu'il en avait exprimé le désir, n'a pas participé aux cérémonies. Des festivités laïques, au contraire, avaient été organisées en grande pompe, afin de concurrencer l'organisation religieuse. Mais le sommet de la crise en a sans doute été la fin. La démarche de M. Gromyko révèle les pensées du Kremlin. Et si la négociation reprend, le conciliateur en sera peut-être Boleslaz Piasecki, directeur du trop célèbre mouvement *Pax* et député catholique au Parlement.

WALLACE VAINQUEUR EN ALABAMA



Autre succès en Alabama, celui du gouvernement George Corkey Wallace, ou plutôt de George et Lurleen Wallace. La loi lui interdisant de se représenter, le gouvernement de l'Etat le plus sudiste du Sud Profond, s'était fait remplacer par celle qui l'a secondé dans toutes ses campagnes, sa femme. A eux deux, ils ont remporté quatre fois plus de votes que leurs neuf concurrents. Et c'est sous les applaudissements des *Dixiecrats* que Lurleen Wallace a présenté : « mon assistant n° 1, mon mari et votre gouverneur : George Wallace » !

Louis Harris a remarqué, dans *Newsweek*, que les meilleurs résultats de Wallace ne se situaient pas dans les zones exclusivement blanches, mais plutôt dans les villes de moyenne importance, et à forte population bi-raciale. Lurleen y a obtenu en moyenne, 68 % des suffrages, là où son mari en avait recueilli 56 % quatre ans plus tôt.

Quant au principal adversaire du gouverneur, M. Richmond Flowers, il s'était fait une réputation de « candidat des Noirs », qui ne manque pas de sel quand on sait qu'il y a quatre ans, il était candidat au poste de procureur général sur un programme ségrégationniste ! Les hommes du Sud ont préféré les gens sérieux, de gestion saine et réaliste, aux girouettes. La présence de 350 agents spéciaux du FBI n'a pas réussi à déclencher les troubles que Washington espérait voir éclater pour lui permettre d'intervenir. A l'issue du scrutin, les partisans des vainqueurs n'eurent plus qu'à ressortir les pancartes des campagnes triomphales de 1964, du Wisconsin, d'Indiana et du Maryland, et les slogans frappés du drapeau confédéré : « Wallace for president ! ».

Fabrice LAROCHE

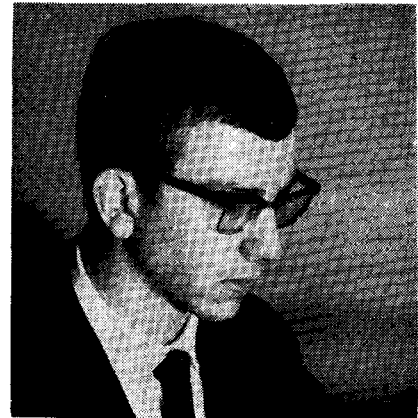


Lire, Connaître, Juger et Comprendre Notre Monde

Europe-Flash Un hebdomadaire



VOUS voulez être bien informé, complètement informé. Mais vous savez que cela nécessiterait la lecture de 200 journaux, français et étrangers, tous les mois. Les quotidiens, les hebdomadaires **ne vous disent jamais tout** : ils ne le peuvent pas. Sous la direction de **Fabrice Laroche**, votre hebdomadaire confidentiel, **Europe-Flash**, sélectionne pour vous toutes les informations qui ont de l'intérêt. Elles sont vérifiées, critiquées : les autres ne nous intéressent pas. Chaque lundi : **8 pages pour tout savoir!** Avec ses correspondants dans le monde entier, ses informateurs parisiens spécialisés, **Europe-Flash**, vous révèle le vrai visage de l'actualité. C'est pourquoi il n'est servi que sur **abonnement**, son public étant lui aussi sélectionné.



FABRICE LAROCHE



JEAN MABIRE

Europe-Action

Un magazine

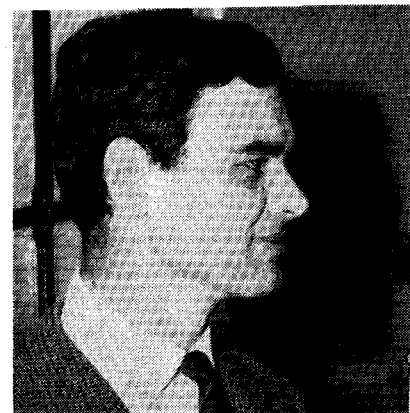


VOUS voulez faire le point et comprendre ce qui se passe. Votre magazine mensuel est votre meilleur outil : il est nerveux, dynamique, combattif. **Il prend position**, porte des jugements, vous donne connaissance des **dossiers d'actualité**. Il est à la fois un projecteur sur les faits que l'on dissimule, et un coup de poing politique contre un régime dégradant. Sous la responsabilité de **Jean Mabire**, son rédacteur-en-chef, **Europe-Action**, a fait passer en un an le nombre de ses pages de 28 à 44, a triplé le nombre de ses illustrations, s'est enrichi des signatures de journalistes et écrivains de talent. Tous les 1^{er} du mois : un **magazine occidental pour tout juger!** Indépendant de tout groupe de pression, foncièrement ennemi de tout conformisme, **Europe-Action** ne peut vivre qu'avec le soutien et l'amitié de ses **abonnés**.

Cahiers U 1966 Une revue



VOUS n'avez pas le temps, ni le loisir, de faire les recherches que vous souhaiteriez en politique, en littérature ou en philosophie. Ces recherches, qui doivent vous donner une **image synthétique de la pensée occidentale**, l'équipe des **Cahiers U 1966** s'est engagée à les faire pour vous, à votre place. Le 15, **tous les deux mois**, les Cahiers, animés par **François d'Orcival**, leur rédacteur-en-chef, veulent vous servir de deux façons : 1^{er} en complétant votre culture sur le fond des problèmes de notre temps — 2^e en vous distrayant des questions d'actualité pour vous guider dans notre histoire et notre avenir. Tous les deux mois : **des Cahiers pour tout comprendre**. 64 pages, écrites par une jeune école, soutenue par les plus prestigieux de ses aînés. Les **Cahiers U 1966** ne sont pas vendus dans les kiosques. Il vous sont réservés : **abonnez-vous**.



FRANÇOIS D'ORCIVAL

DECOUPEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT

M.
 Adresse :
 Désire souscrire un **ABONNEMENT TOTAL** qui comprend le service de :
Europe-Flash (le lundi) — **Europe-Action** (le 1^{er} du mois) — **Cahiers U 1966** (tous les deux mois) — au tarif **exceptionnel de 60 F.**

Paiement effectué par virement postal
 (C.C.P. Europe-Action Paris n° 21.684.41)
 Par chèque bancaire (libellé à Europe-Action)
 Date : Signature :

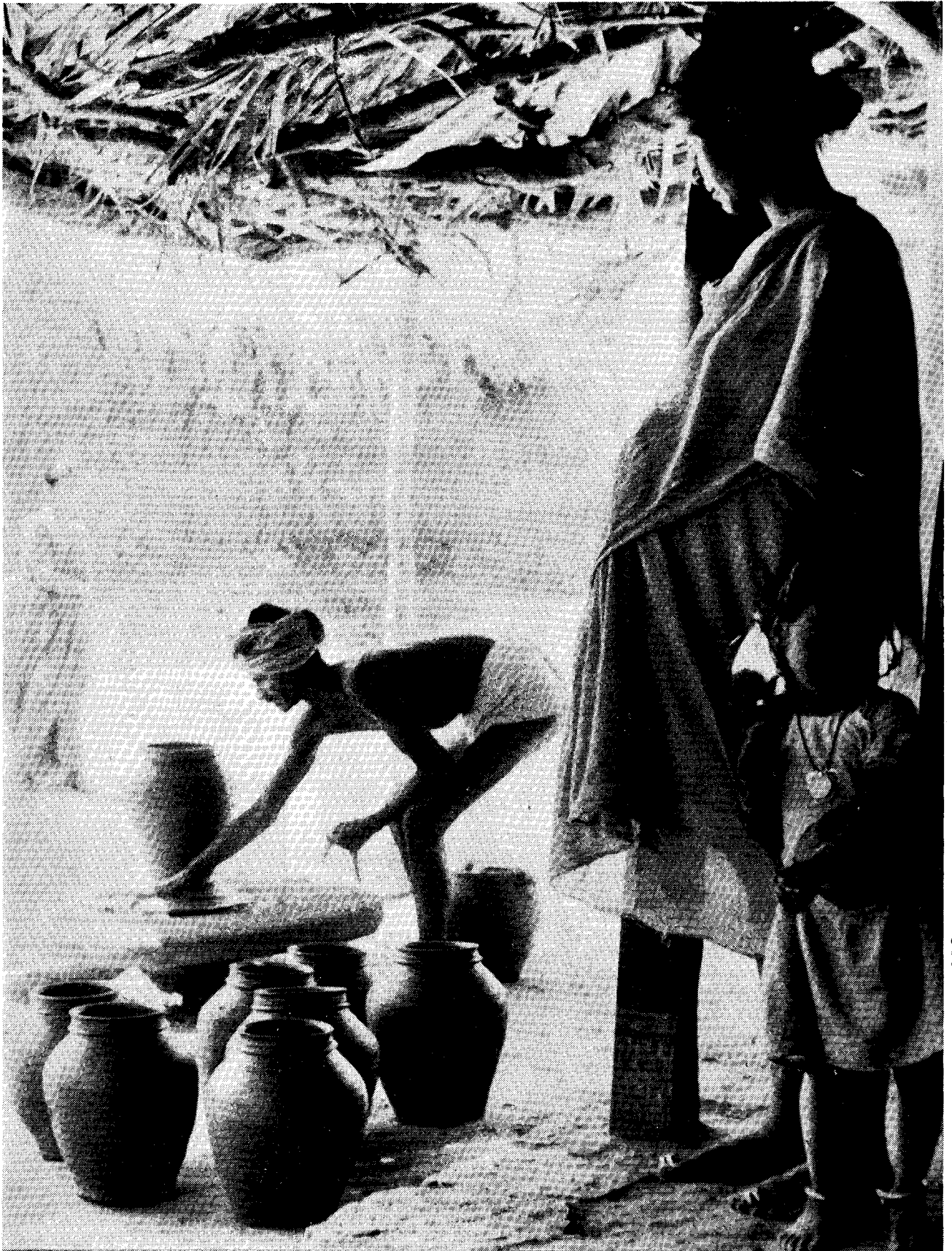


Photo Centre Culturel Américain — U.S.I.S.

L'ENVERS DU DECOR

PEUT-ON VAINCRE LA FAIM ?

Voici quelques mois, les progressistes ont lancé en Europe une campagne de lutte contre la faim dans le monde. Des affiches furent collées sur les murs de nos cités sur lesquelles on pouvait lire : « Nous sommes solidaires ! Partageons nos richesses ! » Cette campagne reçut, notamment, l'appui de l'Eglise. Un Comité Catholique contre la faim était constitué, s'inspirant le pencyclique « Pacem in Terris » de Jean XXIII, et surtout des déclarations de Paul VI, lors de ses pérégrinations à Bombay ou à New-York.

Face à de telles campagnes, face à de tels appels, il importe de considérer la réalité et de ne considérer qu'elle. Autrement dit, le premier problème est de savoir s'il existe vraiment un moyen efficace d'aider ces peuples du Tiers Monde, victimes de la misère, en proie à des difficultés économiques.



LE 26 janvier 1966, à New Delhi, furent célébrées les fêtes du « Jour de l'Indépendance ». Au cours d'un grand défilé militaire, les observateurs purent admirer les chars « AMX » et les « Centurions » de l'Armée indienne, tandis que, dans le ciel, les « Mystères » prenaient part à une démonstration aérienne en compagnie des « Mig » livrés par les Soviétiques. Cependant la réalité indienne devait reprendre très vite ses droits et, dès le lendemain, le gouvernement de M^{me} Indira Gandhi devait se pencher sur le problème de l'alimentation. La situation est grave dans cette ancienne colonie anglaise dont l'histoire n'est qu'une longue suite de famines et de disettes.

La famine guette l'ensemble du Tiers Monde. En Amérique Latine, la population s'est accrue de 11 % pendant les cinq dernières années, tandis que la production alimentaire ne s'élevait que de 6 %, soit une réduction nette de 4,5 % de la consommation alimentaire pour chaque habitant. En Extrême-Orient, la population a augmenté de 10 % pendant la même intervalle, tandis que la production alimentaire, elle, n'augmentait que de 8 %. En Europe, par contre, alors que l'accroissement démographique enregistrait 4 %, la production alimentaire connaissait une augmentation de près de 11 %. Le fossé qui sépare déjà les pays d'Occident des pays sous-développés,

s'approfondit chaque jour...

Différentes solutions ont été élaborées par les bureaucrates de l'O.N.U., de l'U.N.E.S.C.O. ou de la F.A.O., et par les technocrates de nos différents gouvernements. Pendant quelque temps, on a voulu mettre la priorité sur l'industrialisation des pays afro-asiatiques, mais un certain nombre d'économistes se sont rendus compte que l'implantation d'industries n'était nullement une solution-miracle, sinon un mythe dangereux... et coûteux.

Plus des deux tiers de la population du Tiers-Monde travaille en effet dans le cadre d'activité agricole. Or tant que les gens ne disposent pas d'un pouvoir d'achat suffisant pour pouvoir acquérir les biens de consommation courants, il ne peut exister de marché intérieur pour les produits industriels. Quant à l'exportation, elle n'est pas possible, non plus, car elle ne pourrait se faire qu'en direction des pays industrialisés qui, pour la plupart, n'ont nul besoin des produits manufacturés au Sénégal, en Algérie, en Inde, ou au Mexique.

Les moins irréalistes des partisans de l'aide pensent aujourd'hui qu'il faut accorder la priorité au développement de la production agricole. Nous verrons, plus loin, ce qu'il faut en penser, mais cela veut dire, d'ores et déjà, que la plus grande partie des fonds dépensés par les gouvernements occi-

dentaux pour aider le Tiers-Monde, a été purement et simplement perdue, gaspillée... Pas pour tout le monde, certes, puisque les Banques internationales ont su prélever, au passage, leur pourcentage.

Un autre mythe qu'il faut détruire, c'est celui des surplus alimentaires. A notre connaissance, Monsieur Edouard Bonnefous, auteur du livre : « Les milliards qui s'envolent », est l'un des seuls à avoir montré la stupidité d'une telle solution. Il est impossible, en effet, de faire parvenir aux pays sous-développés les surplus alimentaires européens ou nord-américains. Les installations portuaires sont insuffisantes pour recevoir les cargos ; quant aux moyens de communications intérieures, nécessaires à l'acheminement des denrées, ils sont presque toujours inexistantes.

Une aide extérieure peut satisfaire la conscience de ceux qui, en Europe, se sentent coupables d'un état de fait dans lequel ils n'ont pourtant aucune responsabilité ; mais elle est inefficace pour les pays qui la reçoivent. Tout au plus peut-elle produire des effets partiels, très limités dans le temps.

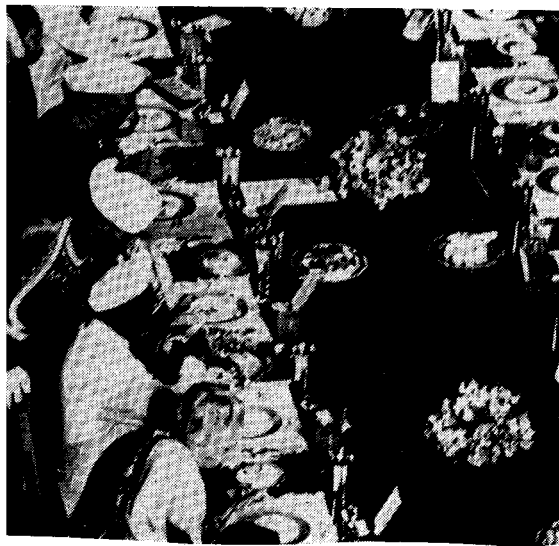
Donner la priorité à la production agricole, sans présager évidemment des résultats, semble la solution la plus logique. Puisque ces pays connaissent une famine en raison de leurs insuffisances agricoles, il importe avant tout d'essayer de développer l'agriculture.



MISERE
Les rives du Gange



PROPAGANDE
Les murs de Paris



FESTIN
Les palais de New-Dehli

Mais pour cela, il faut avoir des techniciens, c'est-à-dire des agronomes. Si les étudiants africains, malgré les avertissements d'hommes comme M. René Dumont, préfèrent faire des études de droit plutôt que d'agronomie, qu'y pouvons-nous ? Nous ne pouvons rien faire contre le gré de ces populations. Le vieux proverbe : « Aides toi, le Ciel t'aidera » prend ici toute sa signification. On ne peut pas sauver définitivement un noyé qui, après chaque sauvetage, décide de se rejeter à l'eau.

Il n'est pas sûr que ces peuples soient d'ailleurs capables d'assimiler les techniques modernes nécessaires à l'accroissement de la production agricole. C'est ainsi qu'en Afrique, les Européens qui travaillent dans le cadre de la coopération, ne parviennent pas à changer les habitudes du paysan noir. Dans certains pays, des efforts importants ont été faits ; c'est le cas de l'Inde. Mais le sort des habitants ne s'améliore nullement. L'écart entre l'accroissement démographique et l'augmentation de la production agricole ne cesse de croître. L'Indou de 1966 mange moins que son père, il y a vingt-cinq ans, et deux fois moins que son grand-père à la fin du siècle dernier.

En Inde, les dépenses militaires atteignent la somme de huit milliards de roupies, soit un tiers du budget de la nation. En Occident, les budgets militaires n'atteignent que très rarement 10 %, même aux U.S.A. Les partisans de l'aide nous disent : Il faut réduire nos dépenses militaires pour accroître notre aide au Tiers-Monde. N'avons-nous pas le droit de leur répondre que c'est à celui-ci à montrer l'exemple ? Est-ce de notre faute, à nous Occidentaux, si la récente guerre indo-pakistanaise a en partie détruit les récoltes du Pundjab, ce grenier de l'Inde où se sont déroulés les plus violents combats ? Est-ce de notre faute si les gros capitalistes indiens préfèrent investir en Europe, plutôt que dans leur propre pays ?

Les appels à la solidarité lancés par les apôtres de la Conscience Universelle n'évoquent jamais les dépenses militaires et les préjugés religieux du Tiers-Monde. Et ils sont nombreux. Ainsi, toujours en Inde, les bovidés sont sacrés et la religion interdit qu'on les mange.

Les sauterelles sont également sacrées, et la religion interdit qu'on les tue, alors qu'elles ravagent les récoltes de certaines contrées.

Nous nous heurtons à une mentalité différente de la nôtre. L'erreur qui guette tous les idéologues mondialistes, qu'ils soient chrétiens, progressistes ou marxistes, c'est de croire que l'on peut imposer à des peuples des conceptions qui lui sont étrangères. Le vrai, l'unique problème, n'est donc pas tant de savoir comment on va nourrir 450 millions d'Indiens, mais de savoir comment on va pouvoir les persuader de se nourrir avec 150 millions de vaches sacrées qui peuplent le pays, et devant lesquelles ils meurent de faim. Pourra-t-on changer l'âme de ces Hindous, leur faire abandonner des coutumes vieilles de plusieurs millénaires ?

Certains peuples sont parvenus à éviter la famine grâce à leurs capacités. Il faut citer la Chine communiste, qui a réussi non seulement à rembourser l'intégralité des crédits reçus de l'U.R.S.S., mais qui se permet aujourd'hui d'apporter son aide — fût-elle minime — à des pays comme l'Algérie, la Guinée, le Mali, le Ghana, la Zambie, la Somalie, l'Égypte même. Surpeuplée, la Chine a décidé de se mettre au travail. L'austérité de ses dirigeants est exemplaire et tranche avec l'insouciance des dirigeants africains. Les Chinois ont été les seuls, avec les Japonais, à se lancer véritablement dans une politique de limitation des naissances, ce qui n'est pas le cas en Inde par exemple, malgré les campagnes lancées par le gouvernement de New-Delhi. C'est pourquoi la Chine fait figure de peuple dirigeant du Tiers-Monde : sa croisade contre l'Homme Blanc est entendue.

Les Européens ont inventé la fraternité universelle. C'est là un mythe. Le Tiers-Monde ignore cette idée-là. Il ne rêve pas de fraternité, mais de revanche sur l'Homme Blanc, dont il veut ravir les richesses et la puissance. On peut imaginer ce que serait l'avenir de l'Occident, dans un monde où tous les peuples sous-développés seraient soumis au régime que connaissent aujourd'hui les Chinois.

Jacques DEVIDAL



EXCLUSIF

Tislenkoff ACCUSE Lemarchand

2^{ÈME} EPISODE

Dans notre numéro de mars, nous avons ouvert le « dossier Tislenkoff ». Celui qui fut torturé par les Barbouzes d'Alger a porté plainte contre le député U. N. R. Lemarchand.

Voici la suite du dossier. Nous publions dans ce numéro une mise au point de Tislenkoff, moins décidé que jamais à renoncer à sa plainte. Nous publions aussi les deux témoignages inédits de ses compagnons d'infortune : Gosselin et Vinent.

DEVANT quatre témoignages tels ceux de Gosselin, Vinent, Quidet et le mien, il appartient à l'Etat de prendre en considération que le Président de la République a pu se tromper quand il a dit que : « notre rapatriement s'était fait sans heurt et sans douleur ».

Doit-il laisser des fonctionnaires que nous prouvons être « vulgaires, sulbaternes et tortionnaires », faire mentir ses paroles ?

A la lumière de nos témoignages et de nos accusations, ne doit-il pas lui-même se constituer partie civile contre cette bande armée et incontrôlée du gouvernement selon les déclarations officielles de MM. Pompidou et Frey, et demander contre ces hommes que nous accusons, l'application de l'article 89 du code pénal ?

Doit-on laisser un homme tel que Lemarchand, responsable de tant de crimes et de délits contre des Français, représenter à l'Assemblée Nationale les Français d'un département tel que celui de l'Yonne, et ceci quelle que soit son étiquette ?

Les avocats peuvent-ils concevoir, dans leur corporation, un tortionnaire ? Ce dernier, peut-il loyalement défendre la veuve et l'orphelin ?

Les députés peuvent-ils admettre parmi eux un homme que quatre Français accusent comme étant le Chef de leurs tortionnaires ?

C'est en tant que Français moyens que nous demandons Justice, ceci sans aucune ambition ou contrainte politique. Nous avons subi des tortures ignominieuses, ceci par des Français, et il faut qu'on sache de quels moyens une bande d'ambitieux, plus royalistes que le roi, s'est servie contre nous, Français d'Algérie. Il faut que chaque Français sache que cela peut un jour lui arriver de la même façon que ceci c'est abattu sur nous.

Personnellement, je me fais un devoir de crier bien haut ces iniquités.

Un pays aussi beau que la France, « si Grande, si Généreuse », peut-il supporter une poignée d'hommes qui la déshonorent du sang français coulant sous la torture.

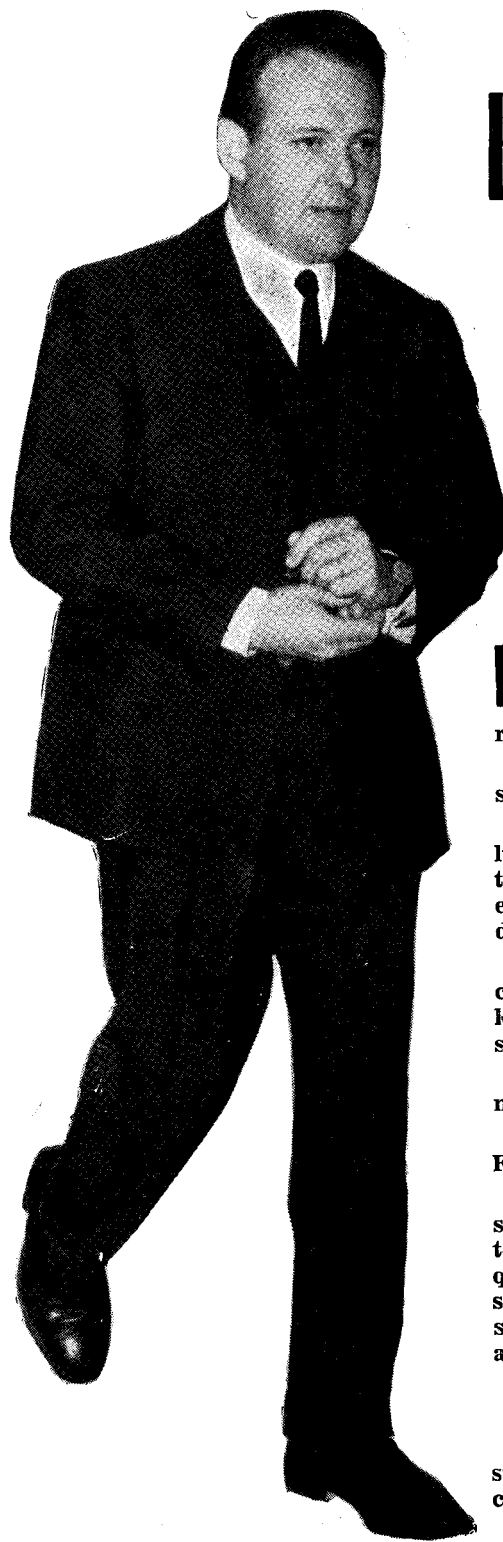


Photo Rey



Photographie Jean MUSCAT

A. TISLENKOFF



Je suis né le 21 février 1939 à Kouba. Je suis ancien para, j'ai été amené à m'occuper des émissions pirates par conviction patriotique. J'ai été arrêté le 27 janvier 1962. Vers 20 h. 30, je me trouvais en compagnie de mes parents, chez nous, à Kouba, rue Lavigerie.

Des soi-disant policiers ont présentés une carte de police à mes parents et m'ont emmené dans une 403 grise, en me mettant une cagoule sur les yeux et des menottes.

Une autre voiture était là, avec des Vietnamiens dedans. J'ai compris que j'étais arrêté par les barbouzes ; ils m'ont emmené à El Biar, ils m'ont descendu dans une cave et m'ont frappé pendant plusieurs minutes sans me poser de question...

le témoignage de Henri Vinent

Je me suis évanoui dans la cave, à la suite des coups et des étranglements que je subissais. Ils m'ont réveillé en me mettant une grosse lampe dans les yeux. Ils m'ont déclaré que je faisais partie du groupe des émissions pirates et qu'ils me surveillaient depuis deux jours. J'ai encore été torturé, on m'a mis un couteau sur la paupière. Ils voulaient m'arracher l'œil.

J'ai été confronté avec Tislenkoff le dimanche, 28 janvier 1962, vers 2 heures du matin. Cela se passait dans la cave. Alcheik qui dirigeait les interrogatoires.

Après cette confrontation, j'ai été emmené dans une pièce de la villa situé à gauche en entrant ; on m'a allongé sur un lit de camp et on m'a attaché à un radiateur de chauffage central par une menotte à chaque poignet. J'étais gardé par un Arabe armé d'un 11/43. Je n'ai pas pu dormir.

J'ai subi encore plusieurs brimades physiques et morales. J'ai passé la nuit du dimanche au lundi dans les mêmes conditions. Le lundi matin, j'ai été emmené dans une autre pièce, située de l'autre côté d'une cour séparée de la villa. C'était une chambre avec plusieurs lits de camp tout neufs, qu'occupaient les Viets.

On y amena également Tislenkoff vers 10 heures du matin. Il fut enchaîné et assis sur un lit ; il portait plusieurs marques sur le visage et semblait souffrir de la poitrine. Il fut l'objet de railleries et de brimades de la part des jeunes barbouzes.

Ils avaient des armes neuves dont ils étaient très fiers. On nous donna à manger à midi ; nous sommes restés là jusqu'à 16 heures. Alcheik vint et nous demanda de signer nos déclarations.

— Nous pouvons vous tuer dit-il, personne ne nous demandera des comptes ; nous dépendons directement de la présidence du conseil.

A la suite de cette déclaration, Alcheik nous proposa encore de travailler avec eux. Je leur ai dit qu'il valait mieux nous tuer de suite, au lieu de nous emmener « faire une petite promenade » avec eux ; nous savions ce que cela voulait dire !

Leur chef, qu'on appelait « Papa », est entré et a fait signe à Alcheik de venir. Il venait de recevoir certains colis attendus, Alcheik l'a suivi. Quelques minutes après, il y eut une terrible explosion.

Les survivants nous ont détachés pour aller déblayer les décombres. Nous avons vu Gosselin debout, dans une pièce à côté, recouvert de poussière, comme une statue de plâtre. Je l'ai détaché avec Tislenkoff pour qu'il nous aide à déblayer. Il avait des chaînes aux pieds et des marques de coups sur le visage ; son nez et sa bouche étaient ensanglantés.

Nous avons dégagé les blessés et j'ai entendu dire par les barbouzes que le grand patron, Lemarchand, allait venir de Paris. A un moment, on a voulu nous fusiller tous les trois. C'est sur l'intervention d'un commandant de gendarmerie mobile, que cela n'a pas eu lieu.

Le soir, entre 20 et 21 heures, le grand patron est arrivé avec deux autres civils. Les barbouzes l'appelaient Lemarchand. Je vis ces hommes avec les officiers de Gendarmerie mobile. C'est sur les ordres du « grand patron » que le repli sur le Rocher Noir fut exécuté. J'étais avec Tislenkoff dans un fourgon Citroën. Un petit Viet me disait qu'il allait monter à Paris recruter pleins de jeunes compatriotes pour les ramener faire de la lutte anti-O.A.S.

Arrivés à Hussein-Dey, les barbouzes étaient surpris et anxieux. Un inspecteur nous fit relâcher de leurs griffes.

Le lendemain, j'ai été examiné par deux médecins, le docteur Henri de Jolimière et le docteur Maurice Bourhy, de Couba. J'ai encore les certificats médicaux attestant les tortures que j'ai subies. Malgré cela, je n'ai pas été soigné, ni à Hussein-Dey, ni à la prison de la Santé, à Paris. Mon père a déposé plainte contre X... auprès du procureur de la République à Alger, le 2 février 1962, mais cette plainte n'a jamais abouti.

Je suis prêt à la relancer, maintenant que ce nom de Lemarchand est revenu dans l'affaire Ben Barka.

Puisqu'il ne nie pas sa participation à la répression anti-O.A.S. à Alger, je peux le tenir responsable des sévices que j'ai subis. Mes droits de citoyen français me permettent de demander justice.

Aussitôt, ils sont descendus, armés de pistolets 11/43 et m'ont fait monter dans leur véhicule.

J'ai alors compris que j'avais affaire aux fameux barbouzes qui sévissaient à cette époque contre l'O.A.S., organisation dont je n'ai jamais fait partie.

Je ne comprenais pas pourquoi je me retrouvais dans cette voiture avec des menottes et pourquoi j'ai reçu un violent coup de coude sur le nez qui fit gicler mon sang sur mes vêtements.

Sur la route, près du « Figuiers », les Barbouzes s'arrêtèrent et m'emmenèrent près d'une falaise qui surplombait la mer. Là, ils m'ont demandé d'avouer que j'étais légionnaire déserteur, en me mettant un revolver sur la tempe. Je protestais en demandant qu'ils vérifient mes papiers d'identité.

Et ils me les déchirèrent sans les contrôler : carte d'identité, permis de conduire et carte de Sécurité Sociale.

Un convoi militaire passa et ils eurent peur. Nous sommes alors remontés dans la voiture et nous sommes arrivés au Rocher Noir.

Là, le patron, un petit gras qui louchait et portait un costume avec une légion d'honneur, partit dans le bâtiment principal de la Cité Administrative.

Il était environ 15h30 quand nous sommes arrivés à leur PC. Ils m'ont fait descendre dans une cave, m'ont fait asseoir sur un genre de lit militaire, ils m'ont mis une cagoule sur la tête et ils ont commencé à me boxer la figure. Je recevais des coups de partout. Ils voulaient que je sois légionnaire, ils m'ont parlé en allemand, mais je ne comprenais rien.

Ils m'ont attaché sur un fauteuil, dont le dossier et le siège étaient remplacés par un treillis de ressorts métalliques et ils m'ont jeté un seau d'eau pour me mouiller ; j'ai compris que j'étais sur une chaise électrique et qu'ils allaient y mettre le courant. C'est à ce moment là qu'une violente explosion se produisit.

Je fus soulevé et détaché de la chaise par l'explosion et je me trouvai debout. J'entendis des cris, j'enlevai ma cagoule et je vis un jeune barbouze à mes pieds, le crâne enlevé et la cervelle pendant sur ses yeux. Il avait un revolver sous son bras dans un étui.

Deux autres prisonniers qui se trouvaient dans une autre pièce sont venus me détacher. J'ai appris qu'ils s'appelaient Tislenkoff et Vinet.

Le service de déminage arriva et un CRS eut une conversation avec un jeune vietnamien qu'il semblait déjà connaître. Les pompiers et les gardes mobiles arrivèrent : on nous força à déblayer les décombres et à sortir les morceaux de cadavres.

Vers le soir, j'ai entendu dire que le grand patron était arrivé de Paris. J'ai vu plusieurs civils entourés d'officiers de gendarmerie mobile.

Le convoi s'est formé et on nous a fait transporter dans les voitures tout ce qui était récupérable. J'ai entendu dire que nous allions au Rocher Noir. Je montais dans une Estafette bleue et le convoi partit. Sept véhicules civils et deux Half-Track nous escortaient.

Le lendemain, mon patron a voulu déposer plainte au commissariat de Maison Carrée, mais le commissaire lui a répondu :

— On se doute de qui cela vient, je ne peux pas enregistrer votre plainte : ces gens-là sont intouchables et je ne veux pas avoir d'histoires avec eux.

J'ai été détenu pendant 8 jours à l'école de Police d'Hussein-Dey, puis j'ai été transféré à l'hôpital Barbier-Hugo pour passer des examens de la tête.

J'ai été choqué et je suis resté sourd de l'oreille droite.

J'ai témoigné au procès de Tislenkoff, fin janvier 1963, et j'ai reconnu sur photo le nommé Alcheik : il était parmi les barbouzes qui m'ont arrêté et torturé.

J'ai appris que c'était Lemarchand, avocat et député de l'Yonne, qui était son ami et qui l'avait envoyé en Algérie avec un groupe de Vietnamiens.

A la suite de l'affaire Ben Barka, j'ai vu des photos de Lemarchand, sa tête me dit quelque chose : je voudrais le voir en personne.

Je veux demander justice pour les actes de barbarie illégaux et injustifiés que j'ai subis.

Je n'ai pas peur. On n'est plus à l'époque des villas avec salle de tortures. J'irai jusqu'au bout.



Je suis métropolitain, né le 2 octobre 1935. Après 28 mois de service militaire en Algérie, notamment dans le sud Oranais, j'ai été démobilisé et j'ai trouvé un emploi de Chef de chantier à l'U.A.T.P...

Je travaillais au lycée de Maison-Carrée sur un chantier. En m'y rendant le 29 janvier 1962, vers 8 heures du matin, avec la camionnette de mon entreprise, je m'arrêtai à un feu rouge, juste avant le Pont de Maison-Carrée.

A ma hauteur, vint s'arrêter une « Chambord », dans laquelle il y avait trois Européens et un Vietnamien. Ils me regardèrent avec insistance. Peu après, ils m'ont doublé et m'ont fait une queue de poisson, en m'obligeant à m'arrêter...

le témoignage de
Jacques Gosselin



Photo Jean Muscat

DEPUIS que les Français ont pris l'habitude d'appeler week-end le samedi et le dimanche, on n'avait jamais connu deux journées si chaudes au 30 avril et au 1^{er} mai. Le lendemain, la météo pavoisait : record battu. Et, nous aussi, nous avons pavoisé à toutes les couleurs de l'Europe et de l'Occident. Nous aussi, nous avons battu un record : ce qui jusqu'ici existait enfoui au plus profond de nous-mêmes, notre résolution et notre amitié, notre courage et notre espoir, tout cela portait désormais un nom qui n'appartenait qu'à nous : **MOUVEMENT NATIONALISTE DU PROGRES.**



Pour la première fois, nous portions au grand jour les armes de notre foi : cet insigne où l'on peut reconnaître un fer de lance, une fusée spatiale et même, dit-on un aigle, jailli des stylisations héraldiques et projetant, en plein XX^e siècle, le symbole de l'Empire de Charlemagne, souverain de l'Occident et fondateur de l'Europe.



Ainsi, nous étions réunis le 30 avril et le 1^{er} mai. Et ce n'est pas un hasard si le soleil de ces journées a salué notre jeune force en des dates anniversaires.

Le 30 avril 1863 tombaient les soldats de la Légion Etrangère à Camerone et le 1^{er} mai 1891 tombaient les ouvriers, les femmes et les enfants de Fourmies. La Fête du Travail et la Fête de la Légion sont pour nous indissolublement associées. C'est la fête de ceux qui sont venus de toutes les nations d'Europe comme c'est la fête de ceux qui travaillent dans toutes les usines de France.

Notre Nation ne connaît plus de frontières et notre Socialisme ne veut plus d'injustices.

Les légionnaires et les travailleurs ne sont pas des ennemis. Ils sont les deux visages de notre monde. Depuis des siècles, l'esprit d'invention et l'esprit de conquête ont été les deux moteurs de l'Occident. Il n'y a pas de vie sans progrès et il n'y a pas de progrès sans bataille.

**JEAN
MABIRE**

LE RENDEZ-VOUS DE LA RÉPUBLIQUE

A moins de quarante ans, je suis déjà un vieux voyageur. Tant d'années de combats et d'échecs, de victoires fugitives et d'espérances trahies, tant d'années... Et tant d'images qui se bousculent dans mes souvenirs :

Les feux solitaires au sommet des collines, les veillées dans les ruines orgueilleuses des châteaux, l'odeur de la paille à l'étape, le halètement des ronéos, la colle des affiches, les poings nus, les coups.

Et ce chant qui soudain monte dans cette salle, ce chant que nous avions lancé autrefois, en traversant les villages aux volets clos :

Militants, vers le combat,
Marchons avec foi et la joie au cœur.

Ce chant est bien davantage qu'un air de soldats lancé dans la plaine infinie, quand la poussière sèche la gorge et que le poids du sac et de l'arme arrachent les épaules ; ce chant est bien davantage que les paroles naïves et belles où l'on évoque la Patrie impériale et l'héritaire Empire ; ce chant est bien davantage qu'une mélodie entraînant et qu'un poème guerrier, il est le mot de passe qui nous fait nous reconnaître à travers les pays et par delà les ans, comme les frères d'une même famille, tous nés de la même terre et du même sang.

Tous ensemble, nous marchons
Pour notre fier idéal.

Tant de visages d'amis disparus surgissent un instant des ténèbres ! Comme ils semblent soudain revivre dans cette salle, tous ceux que nous avons laissés sur les pistes et dans les prisons, morts avant l'aube, quand les bourgeois sommeillent et que les écharpes de la nuit forment des linceuls sombres sur les rizières, sur les djebels et sur ces forts de la banlieue parisienne où l'on fusille avant le lever du jour les colonels rebelles et les ouvriers patriotes.

Et s'il le faut nous mourrons
Pour la patrie impériale.



Ce premier Congrès du Mouvement Nationaliste du Progrès a trouvé sa signification profonde quand des militants sont allés rendre hommage à leurs aînés et à nos martyrs.

Ce furent un général et des officiers de l'Armée française, des vétérans des guerres européennes et des guerres coloniales, des hommes dont on ne compte plus les campagnes, les citations et les blessures, ce furent ces hommes qui

allèrent s'incliner devant le mur des Fédérés où les insurgés de la Commune furent fusillés en 1871 par des soldats qui venaient d'abandonner l'Alsace et la Lorraine.

Ce furent un ajusteur et des ouvriers des usines Renault, des militants du groupe « Unité et Travail », des hommes qui brisèrent la dictature rouge et firent entendre dans les ateliers la véritable voix des travailleurs, malgré les étranges suppôts bolchéviques de ce Régime des banquiers et des évêques progressistes, ce furent ces hommes qui allèrent déposer une gerbe de fleurs sur la tombe du colonel Bastien-Thiry, fusillé en 1963 par des soldats qui venaient d'abandonner l'Algérie et le Sahara.

Du gouvernement de Versailles au tribunal de Vincennes on retrouve, en moins d'un siècle, les mêmes personnages et les mêmes méthodes. Les soldats et les juges de la Réaction n'ont pas changé, que les hommes qu'ils fusillent se nomment le colonel Rossel ou le lieutenant Degueudre.

Il n'est pas d'honneur sans fidélité et, au seuil de ce congrès, il importait de proclamer de quel bord sont nos héros : du bord de ceux qui ne livrent pas les places fortes à l'ennemi et préfèrent au Règlement la révolte et au Souverain le peuple.

MESSAGES REÇUS AU CONGRÈS

UN PHILOSOPHE

« ...Du 24 avril au 9 mai je serai dans le Proche Orient (Liban, Jordanie, Syrie) et, par suite, dans l'impossibilité d'assister à votre Congrès. Je le regrette beaucoup, car il extrêmement réconfortant d'assister aux efforts d'une jeunesse consciente et ardente pour se déterminer en toute connaissance de cœur face aux problèmes de notre temps.

Je souhaite que votre Congrès ait toute l'efficacité que vous êtes en droit d'attendre, et sitôt de retour à Paris, je me mettrai, grâce à vos soins, au courant des résolutions adoptées ».

Professeur Louis ROUGIER.

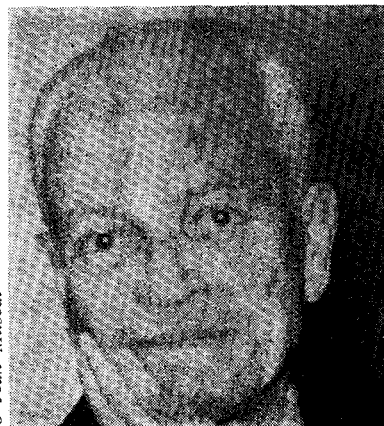


Photo Jean Muscat



JEAN RIBAILLEUR
La tombe de Bastien-Thiry

Ce qui frappe dans ce Congrès, c'est d'abord l'extrême jeunesse des délégués. L'âge moyen de ces 500 garçons et filles venus de 61 départements, doit se situer aux environs de vingt-cinq ans, à peine.

Il y a un demi-siècle entre ces militants et le général De Gaulle ou Waldeck-Rochet, un quart de siècle entre eux et les dirigeants de l'opposition bourgeoise, les bientôt quinquagénaires Mitterrand ou Lecanuet.

Ces garçons et ces filles, réunis dans la grande salle de l'Hôtel Moderne (encore un nom qui est tout un programme) n'ont pas connu la seconde guerre civile européenne. Ils sont les orphelins des vieilles querelles dépassées et des déchirements stériles.

C'est une nouvelle génération

qui a appris à lire dans les livres des frères ennemis, Jean Prévost, Robert Brasillach ou Saint-Exupéry, et qui ne connaît qu'un seul camp : celui de la jeunesse, de la sincérité et de la vaillance.



Ils sont là, dans cette salle dont les gros lustres, lourds de dorures et de verroteries, évoquent un style décoratif et politique définitivement moribond : celui de la fameuse « Belle Epoque » bourgeoise, devenu depuis le style officiel de la Russie communiste et réactionnaire. Les murs s'alourdissent de glaces biscornues et de pâtisseries en stuc écaillé. Mais déjà, ils disparaissent sous les tentures aux vives couleurs, bleues comme le ciel et l'acier, blanches comme la neige et le manteau des chevaliers, rouges comme le sang et le feu.

Et voici les drapeaux de tous les pays d'Europe et d'Occident qui s'inclinent devant le plus jeune et le plus fier de tous les symboles de notre monde : le drapeau d'azur clair qui porte en son cœur les armes de Rhodésie, avec le léopard d'Angleterre, les chardons d'Ecosse et la pioche des colons britanniques. Envoyé de Salisbury pour ce Congrès par nos amis du Rhodesian Front, ce symbole d'amitié et de résolution donna son vrai sens à ces journées qui furent non seulement celles de la jeunesse française mais aussi celles de l'homme occidental.

Au premier rang, à leur place, qui est celle de ceux qui donnent les coups les plus rudes et qui reçoivent les coups les plus rudes, à la place d'honneur, qui est pour nous la place du combat, voici nos amis d'au-delà les fleuves et les plaines, d'au-delà les montagnes et les océans.

Voici cet Américain qui a combattu au Vietnam et voici ce Portugais qui a combattu en Angola. Voici les Espagnols, hantés par une perpétuelle « Reconquête », et voici les Italiens, nombreux, fidèles, efficaces. Voici les Flamands et les Wallons, frères réconciliés d'une Europe où chacun trouvera sa place. Voici cet Anglais, tout droit sorti d'un roman de Kipling, et qui demeure, après tant d'années d'Afrique, un homme de l'Empire, loyal à ceux de sa race qui ont régné sur toutes les mers et sur tous les peuples du globe. Voici ceux qui n'ont pas de visage, les exilés de l'Europe captive. Voici les Hongrois qui ont été trahis par le « monde libre » et voici les Slovaques qui n'ont même plus de patrie. Voici le message des étudiants allemands et voici le télégramme des amis suédois. Voici nos mains unies et nos nations présentes.

Voici les torches de notre renaissance, venues des quatre coins de notre monde pour allumer le bouquet, le sapin, le chêne et le cyprès de notre feu de joie.

Voici la flamme de notre monde qui embrase le ciel brûlant du dernier soir d'avril.

UN GENERAL

« Le Mouvement nationaliste du Progrès a toutes mes sympathies. Depuis ma plus tendre enfance, en effet, j'ai toujours été ardemment nationaliste, c'est-à-dire, au premier chef, défenseur de la patrie et de la race. Patriote français et défenseur de la race « celtique ». En vieillissant, j'ai dû élargir mes conceptions. Je suis devenu un « patriote européen » et un « français défensif » à l'échelon de toute la race blanche. Finies les querelles de famille qui nous ont fait jadis tant de mal, entre Français et Allemands. Nous avons mieux à faire : nous unir tous pour ne pas succomber sous les attaques des multitudes jaunes ou noires. Eviter, si possible, les catastrophes causées par la décolonisation, qui a fait reculer la civilisation de plusieurs siècles, en Asie et en Afrique. Soutenir les Portugais et les Sud-Africains qui mènent le bon combat, presque seuls, hélas ! Soutenir les Américains au Viet Nam quoiqu'il nous en coûte. Et pour cela, rester dans l'OTAN et faire l'Europe au plus vite, malgré les obstacles dressés sur sa route par nos propres chefs ».

Général d'Armée Aérienne CHASSIN



Photo Keystone

Dominique Venner est à la tribune. Par de longues ovations, nous l'avons choisi comme délégué général du Mouvement. Chez nous, il n'y a pas de bras tendus, pas de chefs providentiels, pas d'idoles. Il n'y a que des militants qui servent le même idéal. Dominique Venner porte la responsabilité la plus lourde. Il possède donc notre confiance la plus grande.

Les hommes qui vont tout à l'heure se succéder à la tribune vont montrer qu'ils sont de la même famille, celle des indécourageables, des indestructibles, des indéradicables.

Dans ce Mouvement où tous les militants sont responsables et tous les responsables militants, Dominique Venner exprime en mots justes et forts ce que nous ressentons tous en ce moment. Il donne à notre lutte ses véritables dimensions, en rappelant clairement les mots-clés du Mouvement Nationaliste du Progrès : Liberté et Qualité.

Le même jour, se déroulait, à Grenoble, un Colloque de la Gauche.

Ils n'étaient même pas aussi nombreux que nous, ces représentants de la vieille opposition, groupés autour d'un Menès-France, démodés depuis plus de trente ans et à qui on allait offrir, quelques jours plus tard, le « cabinet-fantôme » des plus éculés revendeurs.

Mais, le lundi matin, les échos de leurs « travaux » ont rempli les colonnes des journaux qui accordaient, en revanche, quatre lignes fielleuses au premier Congrès du Mouvement Nationaliste du Progrès.

La nuit était tombée depuis peu quand je quittais la salle du Congrès, toute bruisante de ces longues heures de travail et d'amitié. Nous avions remplacé le banquet des congrès radicaux et la tabagie des congrès démocrates par un repas assez spartiate, pris sur le pouce, fenêtres largement ouvertes sur la place de la République.



Il faisait encore très chaud, cette nuit-là, et je roulais lentement dans les rues de ce quartier Est de Paris, de ce quartier laborieux où le muguet populaire fleurissait bien davantage que l'églantine marxiste. Les gens étaient contents du premier beau dimanche de l'année. Ils marchaient lentement dans les rues, la veste sur le bras. Ils n'avaient pas défilé avec le Parti communiste et ils ignoraient tout du Mouvement nationaliste...

Ils n'étaient pas des militants, eux. Ils n'étaient que des employés, des fonctionnaires, des conducteurs d'autobus, des ouvriers du bâtiment, des boutiquiers, des bricoleurs, des « petites gens », comme disent avec mépris nos intellectuels progressistes et nos riches bourgeois gaullistes. Et je pensais que ces promeneurs indifférents étaient les gens de notre peuple, que c'était pour eux que nous nous battons, que c'était eux que nous allions convaincre et entraîner, que c'était d'eux finalement que nous tiendrions notre pouvoir.



GENERAL CARIOU
Le mur des Fédérés

Tout ce peuple de Paris, au soir du Premier Mai et au soir du Premier Congrès. Toutes les provinces de France et toutes les nations d'Europe. Tous ces peuples et tous ces pays qui forment notre invisible Empire. La Hongrie captive et la Rhodésie libre, la Russie et l'Amérique arc-boutées aux murailles d'Asie, l'île de la Cité aux lumières éteintes...

Un jour, notre peuple et notre monde verront leurs fils rassemblés. Et nous irons de la Place de la République au Parvis de Notre-Dame de Paris, porter, devant la statue de l'Empereur Charlemagne, les myosotis de Camerone et les coquelicots de Fourmies, les lys aux couleurs de France et le muguet aux couleurs de l'Europe.

Jean MABIRE



Photographie Jean MUSCAT

UN SOCIOLOGUE

« Bien que je ne puisse être des vôtres, j'aime que, pour répondre aux défis conjugués des vieilles Athalies abstraites du marxisme et du tyran mégalomane et mesquin qui, loin de porter notre patrie aux dimensions de l'Europe, rétrécit la France. J'aime, dis-je, que vous ayez choisi d'être vous-mêmes. Je salue cette fière affirmation. L'ombre, l'oubli, vont bientôt s'étendre sur les modes intellectuelles et politiques d'hier. C'est au nom de ces formes encore contemporaines de la sottise, que l'on usera contre vous de la discrimination politique et de la ségrégation intellectuelle. Je les dénonce avec vous.

Il y a des taches dignes de votre courage. J'ai confiance. En attendant je vous souhaite de tenir bon ».

Jules MONNEROT
auteur de « Sociologie du Communisme »



1



2



3



4



Nos photographies :

- 1 — Georges Schmelz
- 2 — Jean Mabire
- 3 — François d'Orcival
- 4 — Ferdinand Ferrand
- 5 — Dominique Venner
- 6 — La Salle
- 7 — La Tribune



ONT ASSISTE AUX SEANCES DE TRAVAIL, ADRESSE DES MESSAGES D'ENCOURAGEMENT OU DE SYMPATHIE OU DEDICACE LEURS OUVRAGES, LORS DU CONGRES CONSTITUTIF DU MOUVEMENT NATIONALISTE DU PROGRES : Messieurs Claude ADAM, Secrétaire Général de l'Union des Intellectuels Indépendants ; Maurice BARDECHE, Directeur de « Défense de l'Occident » ; Hilaire du BERRIER, journaliste et écrivain américain ; Jean BOURDIER, Ecrivain, critique littéraire de « Minute » ; le Professeur BOUSQUET, de la Faculté de Bordeaux ; Georges H. BOUSQUET, rédacteur à « Rivarol » ; François BRIGNEAU, journaliste et écrivain ; le Général d'Armée Aérienne CHASSIN, Président d'Honneur de l'Association des Anciens du CEFEO, ancien Commandant des Forces Centre-Europe à l'OTAN ; Jacques DINFREVILLE, historiographe du Maréchal de LATTRE ; Francine DESSAIGNE, auteur du « Journal d'une Mère de Famille Pied-Noir » ; Françoise DURR, Championne de Tennis ; André FIGUERAS, Ecrivain et journaliste ; le Général FAURE ; Anne GOIX, artiste-peintre ; le Général GRACIEUX ; Roger HOLEINDRE, auteur du « Levain de la Colère » ; Noël JACQUEMART, Directeur de « L'Echo de la Presse » et du « Charivari » ; Mme JANSON, Présidente de l'Union des Femmes Rapatriées d'Afrique du Nord ; Jean MAROT, l'auteur de « Face au Soleil » ; Henri MASSIS, de l'Académie Française, Président des « Amitiés Françaises » ; Jean-Noël MICHELET, jeune chanteur Pied Noir ; le Professeur MONNEROT, auteur de « Sociologie du Communisme » ; SAINT-PAULIEN, journaliste et écrivain ; PINATEL, dessinateur et caricaturiste, directeur du « Trait » ; Déodat PUY-MONTBRUN, chef de Bataillon Parachutiste de réserve, Commandeur de la Légion d'Honneur, auteur des « Chemins sans Croix » ; le professeur ROUGIER, le grand philosophe de l'Empirisme logique ; le Colonel SASSARD, Commandeur de la Légion d'Honneur ; le Colonel de SAINT SALVY, Président de l'Association Nationale des Amis des Parachutistes Coloniaux ; Edgar TUPET-THOME, Lieutenant-Colonel de réserve, ancien officier parachutiste SAS, Compagnon de la Libération ; le Secrétaire Général de l'« Association des Amis de la Commune ». Plusieurs responsables de groupements nationaux, les représentants de la presse d'Opposition nationale.

**DEMANDEZ NOS PHOTOGRAPHIES
DU CONGRES :**

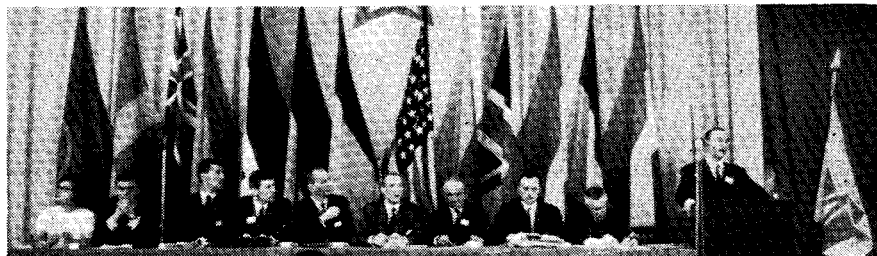
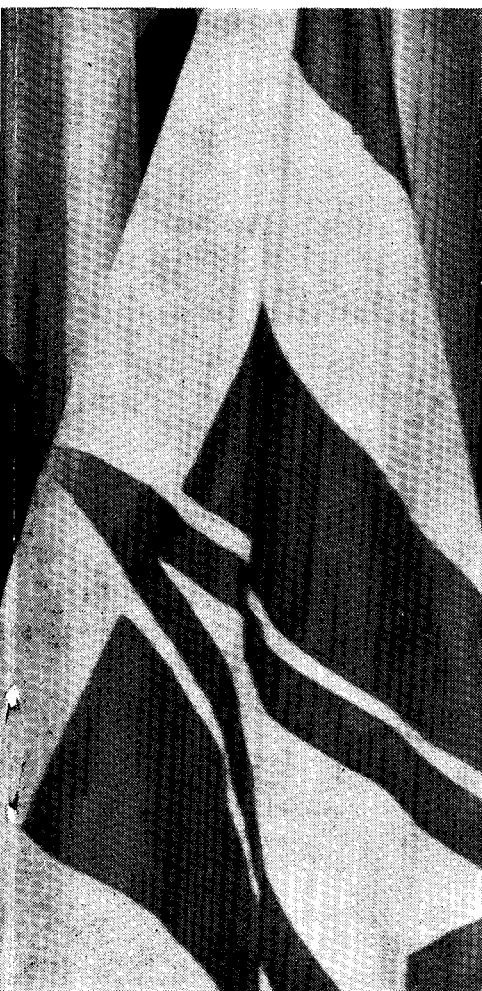
Sélection : 1 : 4 F ; 3 : 10 F ;
5 : 15 F et 10 : 30 F.

Commandes à « Europe-Action »,
68, rue de Vaugirard, Paris-VIe —
C.C.P. 16.508.91.

**Reportage photographique
de Jean MUSCAT**



6



7

« Je suis heureux, même si je ne puis être à son baptême, de voir naître un Mouvement que j'ai toujours souhaité : Nationaliste, car nous n'avons pas à renier notre héritage, et du Progrès, car nous avons à transmettre cet héritage enrichi dans tous les domaines, à tous ceux qui se veulent des hommes, et non des pourceaux à l'engrais. »

Dans ce pauvre pays aveuli, abêti, des garçons généreux se cherchent. qu'aucun mouvement n'a pu embrigader ou séduire. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils viennent à nous, pour s'intégrer à une famille spirituelle, où se marient la Tradition et l'Audace, le goût des responsabilités politiques au sens noble du mot « politique », et le dévouement lucide au Bien commun.

Les deux points de clivage du monde se placent, en définitive, entre les Généreux et les Alimentaires, les Courageux et les Couards.

Les Généreux, qu'ils aient nom Jean Moulin, Gabriel Péri, Claude Barrès, Bastien-Thiry, sont nôtres. Pour les autres, depuis trop longtemps notre silence les a encouragés dans leurs proclamations impudentes ou cyniques. Qu'ils soient malades, c'est leur affaire, mais il est grand temps de dénoncer qu'ils le sont.

Il est grand temps de proclamer, avec Bernanos, que « le courage est, en définitive, la forme supérieure du bon sens ».

Edgar TUPET-THOME

Lieutenant-Colonel de réserve
Ancien Parachutiste SAS
Officier de la Légion d'Honneur
Compagnon de la Libération

Membre du Conseil National du Mouvement Nationaliste du Progrès

LA VOILE EN PÉRIL



TENIR par belle brise l'écoute d'un dériveur, changer par grosse mer un foc en pleine course, étaler en croisière « une bonne pétée de Suroît », naviguer avec précision par temps bouché, tout cela est difficile, grisant et sans prix.

L'équipage est alors libéré des fausses valeurs de la vie quotidienne; l'évasion est totale, la vie est différente, chacun apparaît sous sa vraie personnalité et redevient lui-même...

L'oubli des soucis quotidiens, l'affrontement des éléments les plus rudes, la victoire sans combines, le silence et les voiles bien gonflées, les escales aux îles, autant de satisfactions sans prix; l'évasion s'interrompt à l'escale...

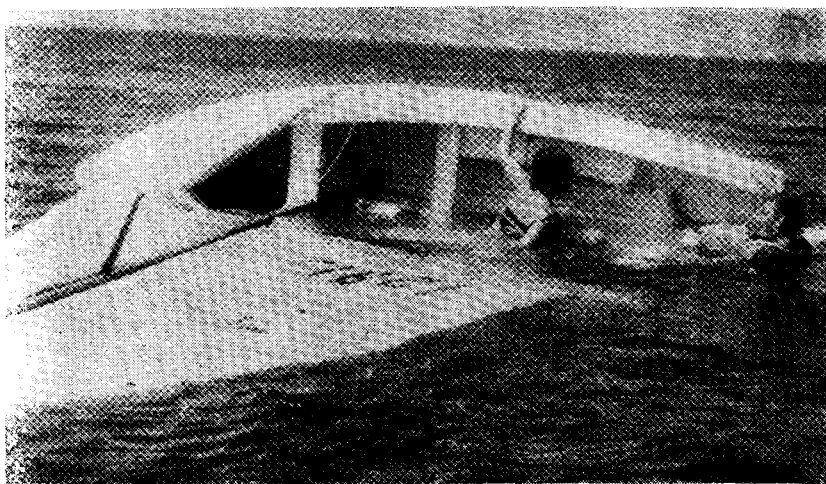
Dès l'arrivée au port, une foule de questions surgissent : Le mouillage est une hantise : reste-t-il une place à quai ? un endroit où jeter l'ancre ? serait-il nécessaire de s'échouer ? La cale de débarquement est-elle disponible ou encombrée ? Trop de ports fréquentés par les plaisanciers sont vétustes, inadaptés, oubliés ou sous-équipés... Trop souvent, les avantages obtenus ne sont que l'œuvre d'organismes privés (chantiers, sociétés).

Nantes ne possède pas de port de plaisance. A Marseille, le Vieux-Port n'est pas encore doublé de

ports annexes. La municipalité présidée par Marcellin n'a pas compris l'intérêt de transformer en bassin à flot l'actuel port de Vanves, cloaque vaseux et malodorant... De trop rares municipalités ont pallié de façon intelligente les carences du régime : la Rochelle, Courseulles, Arcachon, les Sables d'Olonne, la Trinité-sur-mer... Mais ailleurs, c'est le scandale :

A Préfailles, un port inutile et biscornu a été construit sous le parrainage de Michel Debré ; ce port est déjà ensablé et inutilisable, parce que mal conçu. A St-Gildas-de-Rhuys, on a bâti un port artificiel et minuscule pour satisfaire Messmer...

Un bassin à flot est rare, très onéreux à construire et peu coûteux à l'entretien. Celui de Lorient est comblé aux 2/3 ; ses vannes ne ferment plus, mais la surface espérée servira de terrain à bâtir ! On croit rêver, mais il est impossible d'arrêter le scandale... Dans la rade, le mouillage de Kergroise est condamné à brève échéance. Et le projet de port à Kernével, creusé à peu de frais, vient d'être abandonné contre un projet de construction de port artificiel sur la côte sauvage. Les travaux commenceraient « avant 5 ans », mais un tel choix semble motivé par des spéculations de terrain, plus que par le bon sens ; la réalisation de ce port serait techniquement très difficile. Les Lorientais auront-ils un jour un port de plaisance, sinon luxueux, du moins rationnel ?



par ERWAN

Pour satisfaire le goût d'évasion et de tourisme nautique, à défaut de l'irremplaçable océan, il reste la navigation fluviale. Mais s'il est possible d'emprunter le Canal du Midi, de faire le Havre-Paris, etc... d'autres régions sont moins favorisées, en particulier l'Ouest et la Bretagne.

Par manque d'entretien, une partie du canal de Nantes à Brest est déclassée, et sans de courageuses initiatives, telles que celle du Touring-Club de France, le réseau breton serait complètement déclassé de fait!... Or, les canaux bretons sont tracés au sein de remarquables itinéraires touristiques, que les étrangers eux-mêmes savent apprécier...

Il est, de plus, difficile de circuler l'été par eau douce : une législation stupide fixe uniformément les vacances des éclusiers du 15 juillet au 15 août!

Ailleurs, il n'y a pas d'écluses. Des bancs de sable peuvent rendre la navigation très délicate. Ainsi, la Loire n'est plus une voie de transport, comme par le passé : elle n'est plus entretenue au-dessus d'Angers. Il n'est guère qu'une seule compagnie à l'utiliser effectivement, entre Nantes et Angers : « les Pétales de l'Ouest ». Mais cette compagnie (privée) doit veiller et contribuer *pour moitié* à l'entretien (balisage et barrages) de cette portion du domaine public, débouché naturel vers l'intérieur du complexe industriel Nantes-Saint-Nazaire!

Que la Loire ne soit plus navigable est le désir et l'espoir des tech-

nocrates dirigeant la S.N.C.F.; ils ont décidé, une fois pour toutes, que le rail devait être le seul moyen de transport, quitte à faire du sous-tarif.

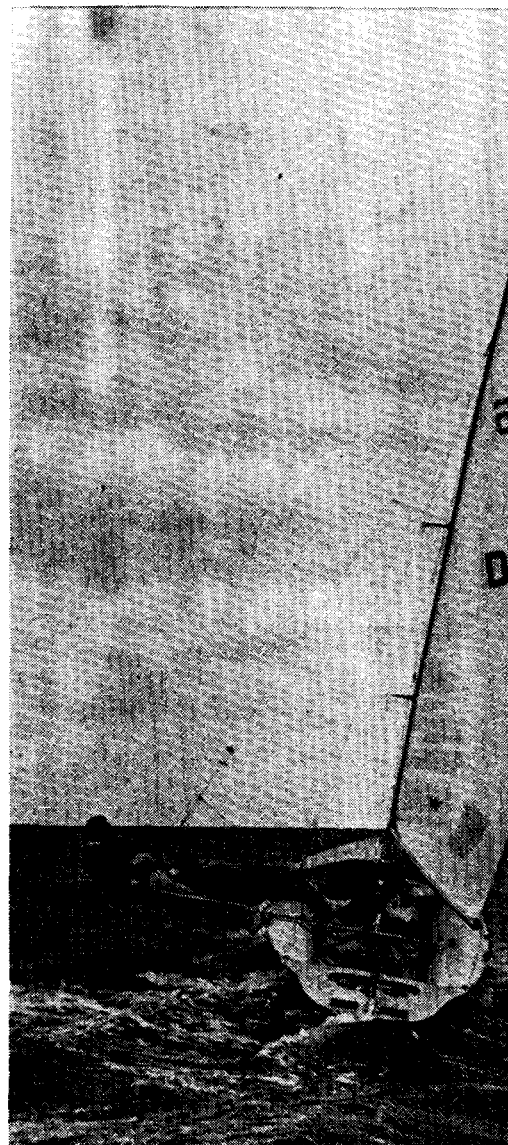
Ce n'est pourtant pas un progrès que d'abandonner le moyen économique d'acheminer tous les matériaux lourds; non plus que d'abandonner de grandioses parcours naturels.



Les plaisanciers ont tout autant à se plaindre d'une certaine sollicitude des organismes d'Etat :

En 1959, le gouvernement frappa d'une *taxe minima* de 100.000 F, tous les bateaux de 5 tonneaux et plus, quels que soient *leur usage et leur vétusté!* A cette époque, l'essence-hors-douane n'est plus fournie qu'aux professionnels en activités. On cherche à supprimer l'exonération de T.V.A. dont bénéficient les bateaux de plaisance... C'est une vexation de nature à stopper le développement d'un sport qualifié d'« industrie de luxe », et dont les bénéfices vont, pourtant, aux ouvriers des chantiers, fournisseurs, et populations des ports d'escale.

En 1964, le *livret de francisation* est rendu obligatoire pour toutes les embarcations, moyennant le franc symbolique. Un tel « cadeau » ne laisse présager rien de bon; en effet, dès novembre 1964, on parle beaucoup d'une « vignette » et d'une « *taxe de stationnement portuaire* », mais la destination des quelques millions ainsi récoltés n'est pas précisée;



Ce « ballon d'essai » ayant fait diminuer notablement le chiffre d'affaires enregistré aux Salons Nautiques d'alors, le projet est aussitôt remis au tiroir...

Cette année, le permis de conduire est obligatoire pour certaines catégories; le projet en lui-même est bon, mais on peut craindre que cette mesure ne soit utilisée à des fins répressives.



A ces ponctions financières, dont se passeraient les plaisanciers, s'ajoutent les rivalités entre deux administrations, toutes deux désireuses de conserver et d'agrandir leurs prérogatives respectives : la Douane et l'Inscription Maritime.

Avec la perte de nos territoires d'Empire, avec l'assouplissement des frontières européennes et la disparition progressive des gardes-barrières, les cohortes douanières se sont transportées, depuis trois ans sur nos côtes pour traquer le dernier délinquant à leur portée... Patrouilles répressives à bord de luxueuses vedettes (dont les équipages n'ont pas toujours la maîtrise), frais administratifs, salaires des douaniers, telle est la destination de l'impôt versé par les plaisanciers, d'une taxe n'assurant que la survie d'une administration vétuste, hors-d'âge, sans être pour cela fiscalement rentable.

A la Douane s'oppose souvent l'Inscription Maritime, administration réglementant les marins professionnels. Aux bassesses de la Douane, l'Inscription Maritime s'efforce de répondre en démontrant son efficacité, sa puissance, et « son grand désir de bien faire », et ce, par d'autres mesquineries.

Ainsi, le 30 avril 1965, Monsieur Roger Mallet a-t-il été jugé par des « terriens » incompetents en matière de voile : il était accusé de « négligences », pour s'être échoué le 17 août 1964 dans la tempête, au cours de la course Santander-La Trinité; mais en sauvant son bateau, sans causer ni morts ni blessés, M. Mallet pratique en amateur la compétition de haute-mer, comme 50.000 autres personnes, et l'on voudrait qu'il ait la compétence et l'endurance des marins professionnels qui, eux, vivent non pas 30

jours par an à la mer, mais 300 jours!

Maurice Herzog, porte-parole du régime, écrivait dans une lettre-circulaire :

« La politique du Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports est essentiellement une politique libérale, en ce sens que notre administration ne cherche pas à agir directement, mais souhaite au contraire aider l'initiative privée... il convient toujours d'en revenir à l'essentiel, c'est-à-dire la notion de liberté. Il n'appartient pas à l'Etat de se substituer à l'initiative privée. Si elle n'existe pas, il doit la susciter, l'encourager, voire la provoquer, mais nous ne devons jamais nous laisser conduire à une gestion directe; et au nom de nos principes de non-étatisation en matière d'activités de jeunesse et d'éducation populaire, nous devons toujours préférer la distribution de crédits entre les associations existantes... »



En décembre 1964, le Secrétariat d'Etat à la Jeunesse et aux Sports décide officiellement la création d'une Ecole Nationale de Voile, complétée par des centres régionaux, employant 50 permanents, installée à Quiberon. Budget de départ : 1,5 milliard de francs.

Ecole de prestige, puisque le directeur en serait Eric Tabarly, et qui serait bien venue à Quiberon pour aider à une future réélection du sénateur-maire Golvan, ami personnel de Messmer.

Cette école fait craindre, à juste titre, une sorte de « nationalisation », « une méthode officielle style code de la route ou règlement d'infanterie », et la condamnation au rebut et à la figuration, des organismes actuels, auxquels tant de plaisanciers doivent leur formation!

Ne risque-t-il pas d'y avoir compétition entre cette Ecole officielle pour futurs champions, et l'école de chefs de bases nautiques, inaugurée en octobre dernier par le Centre Nautique des Glénans?



Pour l'instant, les fruits sont amers. Cette année plus encore que l'an dernier, les Français feront des restrictions sur leur budget-vacances. Conséquence de la récession économique, ce fait est déjà constaté par les chantiers de construction, qui ont pour beaucoup un nombre de commandes inférieur à ce qu'il était voici 5 ans; d'excellents chantiers exposant au Salon Nautique n'ont obtenu aucune commande!

Il existe également une concurrence peu loyale sur le plan international : les bateaux français exportés en Espagne doivent payer 46 % de droits de douane, mais les bateaux espagnols importés en France n'en payent aucun!

Ce même régime, qui refuse une économie d'abondance et méprise la masse des usagers, favorise la pollution du milieu naturel, où évoluent ces usagers : immersion de « boues rouges » au large de Cassis, de déchets radioactifs et d'ypérite dans le Golfe de Gascogne, déchets industriels déversés dans la Marne, etc...

Cette pollution scandaleuse a provoqué l'opposition unanime des marins-pêcheurs, des municipalités, des savants, des touristes, des hydrographes; il s'agit d'une véritable atteinte à la Santé Publique.

Non seulement le régime ne permet pas de naviguer dans des conditions correctes, mais il tente de polluer la nature. Il tolère la construction de ports privés pour quelques élus, alors qu'ailleurs « on manque de crédits ».

ERWAN



LE LIVRE DU MOIS

par
Guy LANCELOT

En 1942, à 18 ans, Antoine Ysquierdo s'engage dans la Légion Etrangère. Il ne la quittera plus désormais.

La guerre... Il ne connaît que ça. Il n'a fait que ça. Tunisie, France, Allemagne, Autriche... L'Indochine.. Puis c'est Saint-Cyr : Hannibal, Jomini, Clausewitz.

Un soir, devant le Grand Carré, à la lueur tremblotante des torches, le Père Système s'est avancé : « Depuis trois fois trente-trois ans... » Antoine Ysquierdo était baptisé.



Photo René Bait

« UNE GUERRE POUR RIEN »

Un livre de l'Ex-Capitaine ANTOINE YSQUIERDO

Ecole d'Application : Avours. Directement l'Indochine, à nouveau : Cao Bang. La frontière de Chine. La longue route de l'humiliation. L'offensive De Latre. C'est Dien Bien Phu. Le lieutenant Ysquierdo, du 2^e Bataillon Etranger de parachutistes, est fait prisonnier. Il est blessé. Libéré, il reste en Extrême-Orient.

Puis il arrive en Algérie. On a assassiné, quelque part, un instituteur, d'ailleurs communiste, Monnerot. On a brûlé quelques fermes. On a violé quelques femmes, mutilé quelques anciens combattants : c'est la Toussaint sanglante de 1954.

Pendant six ans, avec sa compagnie, le Capitaine Ysquierdo, du 1^{er} Régiment Etranger de Parachutistes,

parcourt l'Algérie. De Bel Abbès à Tébessa. D'embuscades en ratissages. Pacification. Autodétermination. Antoine Ysquierdo est fidèle à son serment. A ses amis. Certain 22 avril, il a pensé qu'il fallait mettre un terme aux rodromontades capitulaires.

Il a cru. Il a souffert. Il a aimé. Officier de la Légion d'Honneur. 14 citations, dont 5 à l'ordre de l'Armée. Antoine Ysquierdo, l'ex-Capitaine Ysquierdo, regrette les occasions perdues.

Son livre, « UNE GUERRE POUR RIEN », paru aux Editions de la Table Ronde, commence à « faire pas mal de bruit ». Certains se reconnaissent. D'autres jurent. D'autres, encore, jaunâtres, trouvent que la salve n'est pas tellement mal envoyée : ils ne se sont pas encore re-

connus. Ysquierdo n'épargne rien, ni personne. Surtout pas les Etats-Majors, ni les grands chefs.

Il me souvient d'un numéro de « Caravelle » : les anciens connaissent. Ce poème à la manière de Prévert : « Ceux qui pitonnent, ceux qui déconnent ». Le Légionnaire qui s'est battu, qui sait ce que « c'est », n'épargne pas ceux qui « déconnent ». Il dit pourquoi. Ecoutez-le.

Il respire la force et la santé. Carrure d'athlète. Sourcils broussailleux. Regard sombre et contenu. Au fond, c'est un doux, un tendre, un sentimental, mais qui n'aime pas le petit doigt sur la couture du pantalon... baissé !

Je lui pose des questions. C'est un chassé-croisé. Une conversation à bâtons rompus. Phénoménal !

J'ai lu votre livre. C'est passionnant. Aviez-vous une intention politique, au départ, en l'écrivant ?

Absolument pas ! Chacun peut, comme on dit, y trouver sa pitance. Je n'écris ni pour le lecteur d'extrême-gauche, ni pour le lecteur d'extrême-droite. J'essaie de décrire les faits tels qu'ils se sont passés, dans leur nudité, dans leur sécheresse.

On a beaucoup écrit, ces dernières années, sur ces événements : chacun tente de défendre sa thèse. Tant sur le plan de l'Indochine que sur celui de l'Algérie, on a raconté la guerre, soit au niveau des civils, qui n'étaient pas directement concernés (du moins en ce qui concerne l'Indochine), soit au niveau des Etats-Majors. J'ai voulu, moi, parler des exécutants. De ceux qui n'avaient pas toujours les honneurs des communiqués.

On sait bien que, lorsqu'une opération est réussie, l'Etat-Major s'attribue tout le succès. En revanche, quand ça ne marche pas, c'est « le lampiste » qui supporte toutes les responsabilités de l'échec...

J'ai voulu rétablir la vérité vraie. Combien d'opérations, de décisions prises, qui étaient contraires à la raison ! Les « Conseillers-Maitres » n'étaient jamais sur le terrain. Les renseignements étaient souvent faux. Alors ?

Alors, en décrivant certains événements à travers quelques récits de combats absolument authentiques, j'ai voulu expliquer chronologiquement l'évolution de la situation militaire et politique. Les contradictions évidentes entre la conduite des opérations par les commandants locaux et les interventions des régiments paras, « ultima ratio », ceux qu'on faisait donner à fond quand plus rien n'allait.

Que de temps gaspillé ! Que de vies gâchées, fauchées, par la sottise de certains chefs de secteurs ! Toutes les initiatives valables, tout ce qui a été fait de bon, en définitive, n'est dû qu'aux exécutants. J'ai voulu, avant tout, démystifier.

Pour quelles raisons, en définitive, avez-vous écrit « Une guerre pour rien » ?

Je me suis d'abord entretenu avec mes camarades. Les uns et les autres, nous avons constaté que l'on avait jamais évoqué le rôle de la troupe. Oh, si ! Au fait : On n'a

parlé du rôle de l'Armée, que pour raconter ses atrocités.

Le contingent, à certaine époque, comptait 600.000 hommes. Mais 600.000 hommes inutiles. Certains généraux s'opposaient à l'emploi des commandos de chasse. Dans certains secteurs, les colonels commandants menaient leur petite guerre en dentelle. Au niveau des états-majors, on édictait certaines



LE CAPITAINE YSQUIERDO, lors d'une opération du 1^{er} R.E.P., photographié par le lieutenant Coatelem

mesures ineptes. Les responsabilités de la hiérarchie sont écrasantes **Mais encore ?**

En six ans, nous avons parcouru l'Algérie dans tous les sens ; nous en avons plus fait, en six ans, qu'en cent trente ans de conquête. Nous avons vraiment tâté le pouls de la population. Le Chammaa du Sahara, le docker d'Alger, le Berbère ou le Kabyle, finissaient par nous être plus familiers que certains métropolitains. Nous avons pris conscience de ce que ce pays était réellement sous-administré.

Quel était le rôle particulier du 1^{er} R.E.P., votre Unité ?

Pas tellement différent de celui des autres régiments parachutistes ! Nous avons côtoyé et résolu des tas de problèmes quotidiens. Nous avons pris certaines habitudes. Nous avons fait la guerre pour gagner. Nous avons obtenu des résultats, nous avons pacifié. Les moyens n'étaient peut-être pas toujours orthodoxes. Dans certains cas, les

états-majors visaient le « bilan ». Nous avons mené notre guerre. A qui la faute ?

Si les 550 000 soldats du contingent, très mal employés, très mal commandés, avaient été judicieusement répartis ! En fait, il avait suffi de 30.000 ratisseurs, rompus à toutes les fatigues, habitués à la faim, à la marche, à la soif, à la fatigue, pour régler le sort des katibas F.L.N. ! Ce contingent ne comptait que 550.000 budgétivores. On aurait voulu rendre vaine l'action de pacification, qu'on ne s'y serait pas pris autrement !

En définitive, le courage, la volonté de réussite ne dépendent que des chefs. Il suffit d'insuffler le moral à une troupe : elle réussit sa mission. Or, en Algérie, il n'y avait pas de « Roi Jean ». Aucun grand chef.

Croyez-vous que tous les officiers parachutistes pensent comme vous ?

Je pense que mon livre reflète la conviction intime de tous nos camarades paras. Ce que j'ai écrit, d'autres le pensent et ne l'ont peut-être pas dit. On nous a fait faire le sale « boulot ». Nous étions « pékins de prestige ». La guerre révolutionnaire, on ne nous l'a pas apprise à Saint-Cyr. Nous avions juré de garder cette terre française. Nous étions obligés de tenir parole ou baisser le froc. Nous n'aimions pas ça. On n'avait pas l'habitude. Nous avons eu des réactions d'hommes.

Votre livre est-il un roman ou un récit historique ?

Dans mon livre, les faits sont authentiques, les témoignages véridiques. Quand je parle de ce général qui arrivait sur le terrain dans sa caravane climatisée, servi, pour ses repas par des hommes en veste blanche et gants blancs, j'évoque certain personnage qui depuis, a, installé ses quartiers d'avenir dans un fromage à sa mesure. Si les « clés » sont diverses, la serrure est bien huilée !

Ysquierdo part d'un grand rire enfantin, lumineux, tonifiant. Nous buvons, à larges rasades, notre canette de bière. Et comme notre ami Ysquierdo a énormément de faits à raconter, comme ce qu'il me dit est passionnant, je vous invite à nous suivre en page 39, où nous continuons notre entretien... Je m'accroche :



Photo « Daily Telegraph »

En Malaisie

**25.000
SOLDATS
OUBLIES**

**L'OCCIDENT
AU COMBAT**

Le monde occidental, qui connaît, plus ou moins bien d'ailleurs, les combats livrés aux forces communistes de subversion par les Français en Indochine et en Algérie, par les Portugais en Angola et Mozambique, par les Américains en Corée et au Vietnam, le monde occidental ignore presque tout de l'effort militaire accompli depuis des années, et en ce moment même, par les Britanniques en Malaisie.

Ils sont 25.000 soldats oubliés, Anglais, Ecossais, Gallois, Irlandais, Australiens, Néo-Zélandais, dans le Sud-Est asiatique... Le Dr John Mallett évoque ce combat.

A 1.000 kilomètres au sud de Saïgon, de l'autre côté de la Mer de Chine, les troupes britanniques font face à l'ennemi commun de l'Occident : la subversion communiste. Ces soldats combattent dans la région nord de l'île de Bornéo, où la Malaisie de l'Est et l'état indépendant de Brunei, un protectorat britannique, ont une frontière de 1.550 kilomètres de long avec l'Indonésie.

Cette frontière est un terrain difficile, accidenté, couvert de jungle. Les sommets y culminent, de 1.000 à 2.600 mètres. Tout le pays est couvert par la forêt tropicale des pays de mousson. On trouve des marécages dans la zone côtière. De décembre à mars, ce sont des pluies torrentielles, parfois 35 centimètres en 17 heures. Il n'y a pas de routes, une seule ligne de chemin de fer, qui ne dépasse pas 160 kilomètres, le long de la côte de Sabah. D'énormes rivières sont les seules routes de la Malaisie de l'Est. Les petits bâtiments de guerre britanniques remontent la rivière Rajang jusqu'à 265 kilomètres de la mer.



Photographie René Bail

Bien entendu les hélicoptères de la Royal Air Force jouent un rôle capital dans ce pays et contribuent d'une manière essentielle aux succès des forces britanniques.

La guérilla exige une grande rapidité et une grande souplesse de mouvements, un excellent appui aérien, de sérieux renseignements sur l'ennemi et la coopération des populations locales.

Les troupes britanniques ont à faire face en Malaisie à une double menace : une menace extérieure sur la frontière et une menace subversive à l'intérieur du pays. C'est exactement le même problème que celui qu'ont connu les troupes françaises en Algérie par exemple avec les frontières tunisienne et marocaine.

Des renforts restent toujours disponibles à Singapour et Malaya. En face les Indonésiens n'ont guère utilisé leurs troupes régulières en grand nombre. Ils ont bien trop de problèmes intérieurs pour cela. De toutes façons, ils seraient incapables de répondre à une riposte de la R.A.F. ou de la Navy contre Sumatra, Java ou les Célèbes.

L'Indonésie espère donc parvenir

à son but qui est d'écraser la Malaisie par les tactiques habituelles de la guerre froide communiste : infiltration, subversion et technique du « Front de Libération ». Il faut dire que cela a été jusqu'ici sans succès.

EVOLUTION DE LA REBELLION

Avant la formation de la Malaisie en septembre 1963, les colonies de Sarawak, Nord-Bornéo (maintenant appelé Sabah) étaient très sous-développées et absolument pas préparées à une quelconque autonomie politique. L'état de Brunei qui refusa de se joindre à la Malaisie était également sous-développé mais extrêmement riche en produits pétroliers.

Les Indonésiens tentèrent de s'opposer à la formation de la Malaisie en encourageant la révolte de Brunei en décembre 1962, en organisant un raid contre une station de police de Sarawak et en essayant de tromper les Nations-Unies sur les sentiments réels de la population de Malaisie.

Dans la première moitié de

l'année 1964 des groupes de volontaires communistes, forts d'une centaine d'hommes, ont essayé de pénétrer profondément dans le pays pour y constituer des maquis. Mais ils se faisaient des illusions sur les sentiments réels de la population locale à leur égard. Et leurs incursions furent brisées par les forces de sécurité. Les Indonésiens essayèrent alors, mais sans plus de succès, d'attaquer avec des unités régulières de leur armée. Les hommes de ces groupes, de l'importance d'une section de combat, étaient habillés en civils.

A la fin de 1964, les Indonésiens avaient changé de tactique et commençaient à utiliser des mortiers, des rockets et des armes automatiques contre les postes des forces de sécurité. Les Britanniques ripostèrent par une forme plus souple de défense. Ils parvinrent à garder le contrôle de la population.

Pendant ce temps, l'ennemi essayait d'infiltrer des saboteurs à travers la frontière britannique afin de pénétrer profondément et de rencontrer des éléments rebelles. Quelques-uns de ces hommes furent capturés. Les autres ne purent se maintenir.

Les Indonésiens constataient que leur volonté d'écraser la Malaisie ne pouvait aboutir. Ils décidèrent d'augmenter leur effort militaire. Au début du conflit, ils avaient environ 6.500 hommes, réunis à une trentaine de kilomètres de la frontière. Ils doublèrent ce chiffre pendant l'année 1964 et continuèrent leurs efforts en 1965. Ils sont actuellement environ 20.000, répartis le long de la frontière ; beaucoup d'autres combattants indonésiens sont en réserve.

En Sarawak, l'organisation clandestine communiste possède un « noyau dur » d'environ 2.000 cadres politiques. Le potentiel militant est d'environ 4.000 hommes dont un millier ont franchi la frontière depuis le début des événements, quittant l'Est de la Malaisie. Tous sont prêts à prendre les armes s'ils en reçoivent l'ordre. Ils sont soutenus par l'Association des Fermiers de Sarawak, nom de camouflage inoffensif d'une organisation communiste, forte d'environ 20.000 membres.

SUCCEs DES BRITANNIQUES

Les Britanniques sont actuellement gagnants pour deux raisons :

La première est leur bonne entente avec les populations locales, bonne entente soutenue par une opération qui porte le nom de « Hearts and Minds » (**cœurs et esprits**). Cette opération a pour but d'entretenir des relations amicales avec les différentes tribus indigènes en les aidant dans la construction des pistes, des ponts, dans le forage des puits, en organisant des épreuves sportives et en fournissant dans chaque village une assistance médicale. Une grande partie des troupes britanniques se consacre à cette tâche.

La seconde raison du succès britannique est la tactique employée : la population est protégée contre l'intimidation communiste grâce à la répartition des forces en très petits groupes, implantés dans tout le pays et y assurant une constante protection contre les présailles rebelles.

Il est certain que l'Indonésie ne se contentera pas des succès modestes qu'elle a enregistrés jusqu'ici. Il faut s'attendre à des tentatives d'incursion plus nombreuses et plus importantes. Il faut également s'attendre à des infiltrations de terroristes et de saboteurs, destinés à « travailler » la population civile en dehors de la zone de la frontière. Les Indonésiens essaieront d'encourager tous les éléments subversifs de Sarawak, de Sabah et de Brunei. Mais ils se méfient d'une « escalade » possible et craignent la riposte britannique.

SOLDATS D'OCCIDENT

Car les 25.000 soldats britanniques qui se battent dans le Sud-Est asiatique, s'ils sont oubliés par l'Occident n'en sont pas moins résolus. Ils connaissent bien le terrain et l'ennemi. Ils ont remporté des succès indéniables et ils ne céderont pas.

John MALLETT

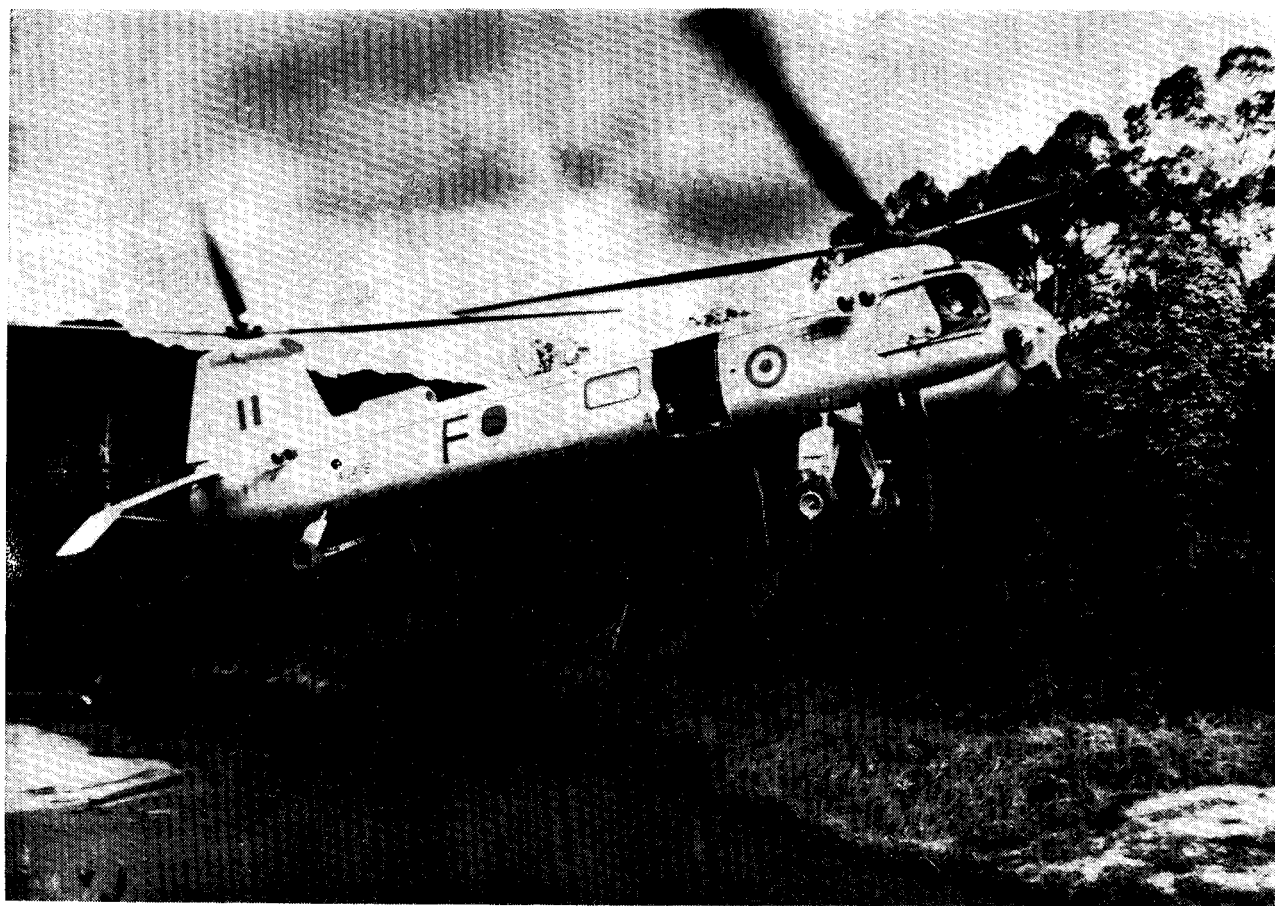


Photo « Daily Telegraph »



LES CADETS DE SAUMUR

par Henri LANDEMER



Dessins de Loïc KERARVOR

TROIS semaines après les combats des 19 et 20 juin 1940 à Saumur, certains des survivants officiers et élèves de l'Ecole de Cavalerie, étaient décorés au cours d'une prise d'armes.

A l'issue de la cérémonie militaire, un lieutenant dit à l'un de ses camarades :

— Ils ont été aussi grands que les Cadets de l'Alcazar de Tolède.

— Plus grands, répondit son compagnon, car les Cadets de l'Ecole de Saumur se battaient sans espoir...

Ce qui rend extraordinaire ce fait d'armes, ce n'est pas tant les exploits militaires en eux-mêmes : quelques dizaines de combattants, opposés à toute une division allemande, devaient être balayés en quelques heures d'un corps à corps inégal, sans pouvoir se permettre de grandes actions guerrières. Non, ce qui rend magnifiques les Cadets de Saumur, c'est la date à laquelle ils engagèrent le combat : le 19 juin 1940 !

Dès le 17 juin, à 12 heures 30, ils savaient, par l'allocution radiophonique du maréchal Pétain, que la guerre était perdue : il fallait imposer l'armistice « entre soldats et dans l'honneur ». Mais avant que les négociations s'entament et aboutissent au cessez-le-feu, les combattants n'avaient pas à déposer les armes. Ils savaient seulement que leur lutte était absolument sans espoir et que leur sacrifice était rigoureusement inutile — si ce n'est pour sauver l'honneur !

Les Cadets de Saumur, dont la plupart n'avaient pas vingt ans, sont devenus, pour tout le pays, un exemple et un scandale.

Cette poignée de garçons, accrochés aux rives de la Loire, demeure, à plus d'un quart de siècle de distance, le symbole des vertus les plus nobles et couvre de honte les peureux et les fuyards.

Notre histoire est ainsi jalonnée de faits d'armes solitaires : Sidi-Brahim, Camerone, Saumur, Dien-Bien-Phu... Chaque fois, un petit groupe d'hommes a tenu bon contre des forces ennemies écrasantes.

Ces batailles ne furent grandes que par les hommes qui les livrèrent et par la disproportion dérisoire des forces entre les adversaires.

Ainsi, les Cadets de Saumur reçurent l'ordre de défendre la ligne de la Loire, alors que toute l'armée française était écrasée, que des centaines de milliers de soldats étaient prisonniers, que des millions de civils erraient sur les routes. Ils gagnèrent leurs postes de combat, sachant bien que la bataille de la Loire ne pouvait pas renouveler le miracle de la Marne, un quart de siècle plus tôt, et que ce fleuve allait être sûrement franchi par les troupes allemandes, se ruant en incessants assauts depuis le début de l'offensive du 10 mai 1940. Pas plus que la Somme ou la Seine, la Loire ne pouvait endiguer la marée des panzerdivisions.

Une seule question se posait aux Cadets de Saumur, le 18 juin 1940 : Les Allemands franchiraient-ils la Loire en quelques minutes, en

En juin 1940, sur la Loire, de Gennes à Montsoreau ils ont tenu contre toute une division

« Sous le commandement du colonel Michon, reflétant l'âme de son chef, l'Ecole Militaire et d'Application de la Cavalerie et du Train a combattu, les 19, 20 et 21 juin 1940, jusqu'à l'extrême limite de ses moyens, éprouvant de lourdes pertes, prodiguant les actes d'héroïsme, inscrivant dans les fastes de la Cavalerie une page, digne entre toutes, de son glorieux passé. A suscité, par sa bravoure, l'hommage de son adversaire ».

Général WEYGAND.

quelques heures ou en quelques jours ? L'honneur de l'Ecole de Cavalerie allait dépendre de la réponse que donnerait leur sacrifice à cette simple question.

Qui étaient ces Cadets de Saumur ? C'étaient d'abord des lycéens qui avaient été admis à Saint-Cyr au mois de juillet 1939. On avait aussitôt envoyé à Saumur ceux qui se destinaient à la cavalerie. C'étaient, ensuite, de jeunes sous-officiers d'active, admis à l'Ecole pour y compléter leur formation de cavaliers. C'étaient, enfin, des élèves-aspirants de réserve, les fameux E.A.R.

L'Ecole de Saumur était également chargée de la formation des

élèves-officiers du Train des Equipages ; les « tringlots » se battirent aussi courageusement que leurs camarades de la « basane ».

L'instruction était donnée avec des moyens de fortune. La plupart des officiers d'active avait réussi à se faire affecter à des unités combattantes. Le colonel Michon, commandant l'Ecole, avait pourtant réussi à récupérer, pour une période de trois mois, une douzaine de lieutenants, les plus brillants parmi ses anciens élèves, et dont beaucoup allaient être tués ou blessés au cours des deux journées de combat.

Le secteur qu'eurent à défendre les Cadets de Saumur s'étend sur une quarantaine de kilomètres, partant de Candès et Montsoreau à l'Est, pour aboutir à Gennes, à l'Ouest.

La Loire pouvait être franchie par les véhicules en quatre points : les ponts de Montsoreau et de Gennes, aux extrémités ; au centre, dans Saumur même : le viaduc de chemin de fer, puis un pont de pierre.

Mais la Loire, particulièrement basse à cette saison, parsemée d'îles nombreuses et abritées, offrait de multiples possibilités de passage pour des embarcations





allemande, entre Gennes et Montsoreau, se présentent cinq brigades d'environ 25 E.A.R. chacune. A leurs côtés, également, une compagnie du Train, quelques pelotons de Dragons et cinq petites sections de Tirailleurs algériens, qui se débanderont rapidement. Un groupe franc d'une centaine d'hommes, plus trois escadrons d'élèves-officiers de l'Ecole se trouvent en réserve.

Les moyens de défense sont dérisoires. Chaque E.A.R. est armé d'un vieux modèle de mousqueton et d'une centaine de cartouches. On manque de mitrailleuses, de mortiers, et surtout, de canons anti-chars.

Comme toujours, dans les batailles désespérées, il s'est trouvé quelques isolés pour abandonner les détachements en déroute et pour rejoindre ceux qui s'accrochaient au terrain. Ainsi, quelques élèves de l'Ecole d'Infanterie de Saint-Maixent, quelques artilleurs de Fontainebleau, ont-ils spontanément rejoint, au plus fort de la bataille, leurs camarades cavaliers de Saumur.

C'étaient des volontaires souvent inconnus, souvent solitaires, qui sauvèrent l'honneur, en ces deux rudes journées de juin.

La journée du 18 juin se termine. Peu après minuit, le canon commence à tonner. Les blindés allemands déferlent du Nord, dans cette chaude nuit de l'été.

Il n'y a qu'un canon de 25 à Saumur. Mais les Cadets, en quelques instants, détruisent sept véhicules ennemis. Les fusil-mitrailleurs criblent de balles les motocyclistes de la colonne allemande. Le pont saute.

La bataille est commencée. Elle va durer deux jours. Deux jours pour mourir et sauver l'honneur...

Très vite, c'est le bombardement. Les terribles « minenwerfer » alle-

mands entrent en action. Les Cadets n'ont que deux mortiers légers pour leur répondre.

Le central téléphonique est détruit à l'aube du mercredi 19 juin. Aucun moyen radio : les communications sont coupées entre le commandement et les brigades de Cadets. Il faudra, pendant toute la bataille, dépêcher des motocyclistes. Heureusement, il ne manque pas de cavaliers motorisés, prêts à porter, sous le feu, tous les messages.

Dans la nuit, dans la journée, les ponts vont sauter un à un. Les Allemands occupent solidement la rive nord. Les Cadets les attendent dans les îles, sur les berges. Ils tiennent toute la rive droite, de Gennes à Montsoreau.

A Gennes, c'est la brigade du lieutenant Desplats qui va subir le premier choc. C'est un officier de Dragons âgé de 26 ans, sorti major de sa promotion, en 1937. Avec une vingtaine de Cadets, il occupe la petite île, située entre les bourgades des Rosiers, sur la rive nord, et celle de Gennes, sur la rive sud.

A la tombée de la nuit du 19 au 20 juin, éclate un dur bombardement. L'adjudant-chef Ritter, qui commande une section de Tirailleurs Algériens, venue renforcer les Cadets, est mis hors de combat. Ses hommes se débandent. Dans le crépuscule, on entend des bruits des chaînes, des commandements étouffés. Quelques Allemands parviennent à traverser le bras de la Loire et à débarquer dans l'île, sur des bateaux plats. Les Cadets les accueillent d'un feu nourri. Leurs vieux mousquetons ont raison des mitrailleuses. L'adversaire disparaît dans la nuit.

Le lieutenant Desplats a fait sauter le pont nord dans la journée. Un officier du Génie fait sauter le pont sud, en entendant le bruit de la courte bataille : Les Cadets sont isolés sur leur banc de sable qui,

jusqu'à l'aube, sera écrasé sous un terrible bombardement. La fusillade cesse vers six heures du matin. C'est l'assaut.

Le lieutenant Desplats et son adjoint sont tués, ainsi qu'un des Cadets qui, blessé la veille, à la main, avait jusqu'au bout servi son fusil-mitrailleur. Les survivants seront fait prisonniers. Avant de quitter l'île, ils pourront enterrer leur chef et leurs camarades sous le sable du fleuve.

Dans le bourg de Gennes, les deux Cadets qui servaient le canon de 25 sont frappés à mort par des éclats d'obus, avant d'avoir pu, comme ils se l'étaient promis, boire le champagne dans la douille du premier obus qu'ils auraient tiré sur un char ennemi.

Plus à l'est, se battent, maintenant, les hommes du Train qui commande le lieutenant Roimarmier. Ce chef de 31 ans fait le coup de feu avec ses hommes. Il tire au mousqueton sur les Allemands qui franchissent la Loire en barque, par groupes d'une douzaine de fantassins.

Le lieutenant Roimarmier va jusqu'au bord du fleuve, prend un fusil mitrailleur et tire presque à bout portant sur l'autre rive, sur les bateaux d'assaut. Il sera tué par un obus de mortier.

Partout, les Allemands traversent le fleuve en barque. Le Cadet de Frenne de Tiège voit, dans une île, un canon ennemi. Il descend les quatre servants. Une rafale de mitrailleuse fait sauter son casque. Il continue à avancer, tête nue, et reçoit la rafale suivante en plein visage.

Le Cadet Fouquet-Lemaître, lui, va renouveler l'exploit de Marathon : Il assure une liaison en moto. Un obus de 105 lui éclate dans les jambes, le criblant d'éclats. Pendant deux heures, il continue sa mission d'observation, ne s'ar-

rétant que pour descendre les ennemis qui s'approchent et tentent de le cerner.

Une deuxième obus éclate sur son side-car. Il est blessé à la jambe, au bras. Un camarade le prend sur sa moto. Il perd son sang sur vingt kilomètres. Il revient au P.C.. Il tend à son chef son carnet de notes tout sanglant. Son bras pend, déchiqueté. Il parle, achève son rapport, et s'écroule. Sa mission est remplie.

Le lieutenant de Galbert, accompagné d'un Cadet, attaque deux chars allemands... au pistolet. Ils s'approchent à trois mètres ; par les fentes de tir, ils tuent quatre hommes de l'équipage, dont un officier.

Le lieutenant de Buffévent commande les Cadets qui se battent dans Saumur. C'est un camarade de promotion de Desplats.

En pleine nuit, il décide de passer la Loire avec quelques Cadets, pour patrouiller sur la rive entièrement tenue par l'ennemi. Une demi-douzaine d'hommes s'entassent dans deux barques. Le lieutenant de Buffévent ne reviendra jamais sur l'autre rive. Avec un seul Cadet, il avait donné l'assaut à un convoi de douze voitures allemandes...

Un Pied-Noir de 20 ans, l'aspirant Compan, touché à mort, sort de sa poche sa fourragère rouge de tirailleur, pour l'accrocher à son épaule.

Les Cadets, qui se battent à l'est du dispositif, occupent la ferme d'Aunis sur une hauteur. Ils s'y retranchent et subissent un terrible bombardement. Pendant des heures, ils tirent par des meurtrières improvisées, sur les Allemands qui donnent l'assaut. La cave est pleine de blessés, le feu prend au grenier. Des officiers et des hommes sont tués dans les ruines de la ferme. C'est au garde-à-vous que les Allemands accueilleront les survivants.

Henri LANDEMER



CINÉMA

MASCULIN-FEMININ, de Jean Luc GODARD.

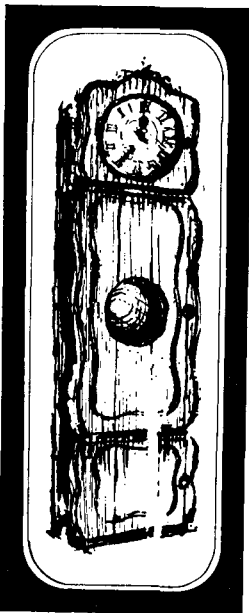


L'avantage des films de Godard est qu'au fur et à mesure, il est de plus en plus facile de renvoyer chaque nouvelle critique à celle du film précédent. Comme *Pierrot le fou*, *Masculin Féminin* est l'un de ces cahiers de brouillon que Godard veut faire passer pour l'avenir du jeune cinéma. Comme dans *Une femme mariée*, on y trouve en désordre des *flashes* sur le monde contemporain, dans lesquels l'esprit superficiel verra une satire des maux actuels : publicité, slogans, mise en condition. Mais comme à l'ordinaire, il y a autre chose derrière. *Masculin-Féminin* ce sont les garçons et les filles de 1966, « enfants de Marx et de Coca-Cola » sur lesquels l'auteur compte pour dépasser les engagements politiques, et les responsabilités tout court. Mais le mépris des scénarios n'excuse pas le bric-à-brac ; la crudité des propos n'a de sens qu'appliquée à des situations intéressantes ; c'est tuer le cinéma que de le réduire à une vision automatique de la vie quotidienne. Pourtant, le film débouchant sur un échec, on trouvera dans ce concentré de nos défauts actuels une leçon tragique. Ce Werther progressiste séduit par l'enfant yé-yé symboliserait la jeunesse d'aujourd'hui ? En fait, la jeunesse de tous les temps se ressemble. Ce qui est nouveau, c'est la façon dont on l'utilise. Ce qui est nouveau, c'est que le monde prenne la jeunesse au filet du pop-part, de la civilisation gadget et de la contraception-minute. L'ennui à la mode et le fracas Filippacchi, font un labyrinthe qui ne débouche que sur le suicide d'un garçon de vingt ans.



POUR UNE POIGNEE DE DOLLARS.

Les bons westerns se faisant rares, il faut conseiller celui-ci, qui appartient à la série « mexicaine » du genre, avec cette particularité d'avoir été réalisé en Italie. C'est loin d'être un défaut, et cet exercice de beau style sur le thème familier de l'hostilité héréditaire de deux familles voisines, dépasse de loin les productions d'Hollywood, où le cow-boy de l'Ouest se transforme souvent en bellâtre hissé sur cheval de foire. Hiératique, lancinant, servi par une excellente musique, le film est d'une telle force qu'on a pu parler à son égard de « véritable apologie de la violence ». Il ne faut guère y prêter attention : c'est ainsi que la nouvelle critique considère tout ce qui n'a pas le pacifisme de bon ton des *Cheyennes* de John Ford. Attendons maintenant la suite déjà sortie en Italie : *Quelques dollars en plus*.



Les meilleures ventes du mois de Mai

1. Le Combat des Chefs — (Astérix) — (Dargaud, édit.).
2. Le disque « La Ballade des Bérets Verts » — (RCA).
3. Le Premier des Aigles — W. Nowotny — (Action).
4. André Brissaud : Pétain à Sigmaringen. (Presses de la Cité).
5. Georges Elgozy : Le paradoxe des Technocrates — (Denoël).
6. B. de Castelbajac : Sauts O.P.S. — (Table Ronde).
7. Jean Bourdier : Le Comte de Paris, un cas politique — (Table Ronde).
8. Gore Vidal : Julien — (R. Laffont).
9. La Chevalerie — (Table Ronde).
10. Tom Barry : Victoire pour l'Armée Secrète — (Action).

A LA LIBRAIRIE DE L'AMITIÉ

68, rue de Vaugirard, — PARIS-VI^e BAB. 34-01

A partir du 1^{er} juin, la librairie fermera tous les jours, de 13 h. à 14 h. 30. Elle sera donc ouverte, sauf le dimanche, de 10 h. à 13 h., et de 14 h. 30 à 20 h.



LE « vent » de l'histoire, ou plutôt « les vents » de l'histoire ont soufflé sur la scène de l'Odéon.

La troupe de M. Jean-Louis Barrault donne dans la pornographie. Pendant quatre heures d'horloge, grossièretés et vulgarité nous ont fait goûter l'art de M. Genêt mis en

toire de France, faisaient cause commune avec vous et employaient, ou laissaient ses sbires employer, l'insulte et le dénigrement, pour abattre ce que vous attaquez depuis si longtemps : notre armée et notre notion de l'Honneur.

En France, le ridicule ne tue plus : quoi de plus grotesque en

ne soient plus traînés dans la fange...

Quand vous prétendez, M. Jean-Louis Barrault, que la pièce du « déserteur, pédéraste, voleur » Genêt n'est pas une pièce politique, vous vous moquez du monde...

L'action se passe en Algérie, l'armée qui y est représentée est l'ar-

LA BATAILLE DES " PARAVENTS "

scène par M. Roger Blin, joué par la troupe subventionnée du Théâtre de France.

Il faut le dire, il faut le répéter, il faut l'écrire pour ceux qui n'ont pas vu cette pièce : c'est un tas d'immondices.

Pour ma part, avant de critiquer, avant d'accuser, j'ai patiemment, pendant quatre heures, supporté les obscénités, les invraisemblances, les insultes qui, à chaque tableau, ne ménagent rien ni personne.

Le but avoué de M. Genêt est de tout salir et d'élever par la scatologie un monument à la gloire des déserteurs, des traîtres, et de tous les invertis de la planète.

Non, M. Jean-Louis Barrault ! Non, M. Jean Genêt ! Non, tous les critiques pervers ! Non, vous qui ne vivez que du scandale et par le scandale ! Vous n'avez pas raison et nous tâcherons de faire en sorte que vous n'avez jamais raison !

Pour votre chance et pour notre malheur, à une époque donnée, vos aspirations à la vomissure pédaloïde et votre goût de la provocation gratuite ont trouvé comme support le fait que des autorités officielles, pour la première fois dans l'his-

effet que de voir M. Jean-Louis Barrault se dresser, tel un chapon, et s'écrier :

— Au nom de la liberté humaine, je demande le calme !

Sinistre et minable cabot... Quelle dignité humaine ? Celle de la rue d'Isly ? Celle des quillards de l'OCC ? Celle qui vous a permis de pactiser avec l'ennemi pendant que nous nous battions ? Celle qui a donné la victoire à vos amants ?

Car pour vous, il n'y a qu'une dignité humaine : celle qui consiste à pourrir la jeunesse de France et, sous couvert d'art et de liberté d'expression, de ridiculiser les bases mêmes de notre société, ces bases qui, respectées, font qu'un peuple garde fierté et virilité, ou foulées aux pieds, le font sombrer dans la débauche, le je-m'enfouitisme et la lâcheté.

Eh bien, nous, M. Jean-Louis Barrault, c'est aussi au nom de la liberté humaine que nous avons manifesté... C'est aussi au nom d'une certaine conception de cette liberté que nous descendons dans la rue. Nous voulons que nos morts et nos blessés aient droit au respect. Nous voulons que ceux qui se sont battus avec honneur et fidélité

mée française, plus spécialement la Légion Etrangère, et le fait que vos gros colons de carnaval portent des noms anglais et se fassent appeler sir, ne fait que déformer un peu plus la vérité aux yeux des spectateurs conditionnés par la presse, la radio et la télé et si mal informés sur l'Algérie du temps où elle était française... Vous trouvez sans doute normal, M. Jean-Louis Barrault, que sur la scène d'un théâtre d'Etat, dont vous avez la responsabilité, des soldats portant l'uniforme français pètent au nez de leur officier mourant sous prétexte de lui faire respirer l'air du pays...

La presse, bien sûr, à une ou deux exceptions près, emploie des mots moins choquants... on ne parle pas de pets... on parle de vents... de flatulences... cela aussi est une façon progressiste d'écrire et, au moins, on est certain ainsi que le bas peuple, les manants, la tourbe ne viendra pas se mêler de ce qui ne les regarde pas.

Car votre théâtre, M. Jean-Louis Barrault, se veut un théâtre d'initiés... Vous avez la chance que

l'Etat vous donne les moyens de jouer ce que vous voulez, pour qui vous voulez, c'est-à-dire une minorité faisandée du « Tout Paris ». Je pense que cela aussi fait partie de votre façon de concevoir la « liberté humaine » et l'idée que vous vous faites de l'utilisation des deniers publics...

Vous semblez, vous et tous vos semblables, oublier que vous êtes depuis vingt ans les « pistonnés » et que votre ascension s'est faite sur les corps de ceux que vos critiques ont démolis ou, chose beaucoup plus grave, et combien efficace, oubliés... Il y a comme cela en France des auteurs, des écrivains, des artistes oubliés, ignorés; spectres planant sans fin, spectres stupides et bornés, n'ayant pas, eux, pris le train de l'histoire au passage...

Il faut certainement être un arriéré pour oser écrire que l'armée d'Algérie était une belle armée! Oui, il faut être un fou pour crier que c'était une armée au moral de vainqueur! Oui, il faut sûrement être un activiste pour déclarer que vos pièces de théâtre, les films de vos amis, les romans de la gauche... ne reflètent en rien l'esprit, la conduite, la discipline et la façon de se battre et de mourir des hommes des unités d'élites. Ces jeunes que des chefs valables et néan-

moins humains avaient réussi à débarrasser de la couche de crasse simili-intellecto-anarcho-progressiste que la soi-disant élite pensante de ce pays avait patiemment déposé sur eux et dans leurs jeunes cerveaux.

Il s'est trouvé, dans cette salle, un groupe de jeunes hommes qui, eux, n'ont pas oublié et n'oublieront jamais. Oui, eux, et c'est là leur honneur, s'écartant du troupeau bêlant qui va vers l'abattoir, ont, envers et contre tout, décidé de rester des êtres humains, des Français, des Européens dignes de ce nom.

Certes, dans la salle, il y avait aussi des barbus du Comité d'Action du spectacle, des chevelues non-violentes en mal d'amours exotiques. Tout ce beau monde, sale et puant à souhait, criait « au fascisme » car les gens qui ne sont pas d'accord avec ce genre de spectacle sont à n'en pas douter des fascistes... Comment donc! Vous pensez bien... d'affreux fascistes!

Méfiez-vous, Messieurs... le fascisme, c'est vous qui le fabriquez... Depuis des années, crier « Vive la France! », c'est du fascisme... croire en quelque chose de pur et de grand, c'est du fascisme... tout ce qui vous déplaît, c'est du fascisme...

Je vous le dis en face : je pré-

fère, pour ma part, être traité de fasciste et n'en être pas un, mais pouvoir vous traiter de pédérastes et de prostitués sans avoir peur d'être démenti!

Tout compte fait, je ne sais pas si je suis ou non « fasciste ». Mais ce que je sais, c'est que je suis un homme et que c'est avec joie, je n'ai pas honte de le dire, qu'au milieu de toute cette déchéance, j'ai lu enfin (une fois n'est pas coutume) une déclaration du philosophe Jean Guilton dans « Candide » du 9 mai... Je la transcris ici en guise de final pour tous ceux qui pensent comme moi et dont le cœur bat au même rythme... Tous ceux qui parfois doutent, et c'est humain, tous ceux qui parfois se demandent : mais, enfin, la poignée que nous sommes peut elle vraiment avoir raison contre toute cette meute?

« Supposez que tous les hommes soient tous des pédérastes, sauf un : lui seul sera vraiment digne d'être appelé un homme. Ce n'est pas une question de quantité, mais de qualité ».

« Un seul être qui est conforme à son type idéal représente la nature humaine, beaucoup plus que des millions d'autres qui sont déchus ».

Roger HOLEINDRE



Photo Jean Mitsraf





Suite de la page 28

Mais vos légionnaires ?

La Légion, c'est une troupe gaie ! Nous avons vécu. Pleinement. Joyeusement. Nos hommes ne se sont jamais plaints. J'ai l'intention, d'ailleurs, d'écrire un autre livre pour démontrer, au delà des heures que nous avons vécues, que la guerre est une chose gaie.

Comme me disait un ami : « Les morts ne sont pas à plaindre... Ceux qui sont à plaindre, ce sont les vivants ! » Je voudrais brosser « une fresque des frasques légionnaires ».

Du San Antonio, alors ?

Oui, c'est un peu ça ! En définitive, je me répète : nous avons bien vécu. Chaque fois que nos « chefs » ont été grands, ils l'ont été à travers les subordonnés, à travers nous. Tiens ! Je vais vous citer une anecdote : Vous m'avez

parlé, tout à l'heure, dans le feu de la conversation, de Laslo. Vieux sous-officier d'origine hongroise, il était, en 1958, lorsque le président du Conseil en exercice est venu nous dire que l'Algérie était Française, chargé de sa protection immédiate. Ce président du Conseil nous avait alors invité à sa table. 13 capitaines. Pas un colonel. Pas un général. Nous lui avons parlé à cœur ouvert. Il nous avait compris. Fauvre Laslo, qui expie aujourd'hui sa fidélité à la parole donnée !

Vous parlez dans votre livre du colonel Gypey ? Qui est-ce ?

Il s'agit du seul grand chef de guerre, celui à la cheville duquel tous les autres n'arrivent pas. Il l'a démontré sur le terrain. Messieurs les prestigieux, chamarrés d'or « rouleurs de mécaniques », n'ont plus qu'à saluer bien bas sa mémoire !... Tout comme la promo-

tion de Saint-Cyr qui porte son nom. Sur sa tombe beaucoup trop de serments jurés... pour rien !

Pour conclure, devrai-je dire que votre livre pourrait être une sorte de journal de marche du 1^{er} R.E.P. ?

J'ai décrit des situations vécues. Des faits authentiques. Nous avons subi. La rage au ventre. Nous avons crû. Notre aventure n'est pas celle, spécifique, du 1^{er} R.E.P. Nous nous sommes battus. Des occasions manquées. Une guerre pour rien !

Le ton se fait amer. Sur la table le poing se crispe. Les mâchoires se contractent. Ysquierdo n'a rien oublié... et il regrette... les occasions à jamais perdues !

Propos recueillis par

Guy LANCELOT



Vos problèmes c'est l'affaire de la

SURIH

Un simple coup de fil à

CEN 73-99

et une équipe jeune et dynamique mettra à votre disposition :

- Chauffeurs sans voitures.
- Hôtesses de stands et d'accueil.
- Traductions toutes langues sous 24 heures.

- Personnel hôtelier.
- Affichage libre. Distribution de publicité.
- Nettoyage et lessivage d'appartements.
- Remise en état de tous locaux.
- Débarras caves et greniers.

Et bien d'autres services...

Retenez notre numéro :

CEN 73-99

La SURIH est à votre service



Dans le « Fichier Secret », paru dans nos deux précédents numéros, SOREX a brossé le portrait des politiciens qui animent les états-majors de Lecanuet et de Mitterrand. Aujourd'hui, PERDICAN présente une dizaine de jeunes animateurs du courant nationaliste. Voici quelques uns de ceux qui veulent assurer la « relève politique » du Régime.

Dominique Venner, 30 ans, a préparé ce mensuel avec Coral, lorsqu'ils étaient tous deux emprisonnés à la Santé en 1961-62. Trois mois avant de sortir de prison, il faisait paraître une plaquette, « Critique positive », qui tirait les leçons des échecs activistes et préparait la reconversion qu'il devait lui-même organiser autour d'« Europe-Action », première formule, en janvier 1963. Jusqu'en juin 1965, il est rédacteur-en-chef de la revue, et puis il devient directeur politique. Avec 12 années de militantisme derrière lui, de praticien exercé de l'action, il est devenu un spécialiste de la guerre politique. Quand tout s'effondre, quand les organisations activistes se dispersent aux quatre vents, il est là, qui tient solidement le gouvernail, imperméable aux orages, toujours serein et tranquille. Aux prisonniers, il apprenait les chansons de l'Empire, aux jeunes

militants, les couplets de la « Red River Valley ». Il aime la musique (Bach et Beethoven), l'histoire (La Civilisation grecque, de Chamoux), les armes anciennes et la décoration (un petit appartement arrangé avec beaucoup de goût, tout en haut d'un vieil immeuble). Il est marié. Et il voudrait aussi avoir le temps de tirer quelquefois avec son Drogon calibre 50, qui date de la guerre de Sécession !

Ferdinand Ferrand, commissionnaire aux Halles de Paris, est celui dont on peut dire qu'il sera le « Père tranquille » de la Révolution. Il n'a jamais aimé



les interviews : c'est avec une foule de précautions que celle du dernier numéro a pu être obtenue. Et pourtant, avec l'accent de Châteaurenard (Vaucluse), avec sa diplomatie innée, Ferdinand Ferrand est celui qui, en quelques jours, a su, au mois de janvier dernier, réunir des responsables et des militants pour leur faire admettre définitivement l'idée d'un grand mouvement politique. Il sera peut-être aussi le premier nationaliste à entrer à la Chambre. Ce jour-là, il a prévenu qu'il refuserait de recevoir une indemnité du gouvernement : c'est le Mouvement qui l'indemniserait. En toute décision, il est l'homme de la sagesse et du réalisme. Sa distraction préférée : la grande musique.

Maurice Rollet, médecin, pied-noir, et marseillais : il a tout pour apporter la note joyeuse et reconfortante. Aux familles qu'il visite, il donne bien plus que des médicaments : sa parole de père de 5 enfants, ses mots de poète, de tragédien parfois, sa force d'âme, celle qui lui a fait supporter des années et des années d'épreuves, depuis l'Algérie jusqu'à ce faubourg de Marseille, où il est devenu l'ami de toute une population. En prison, il exigeait de pouvoir porter une cravate, et répétait qu'un nationaliste devait être impeccable. Depuis, il ne cesse pas de préparer les plus jeunes à leurs responsabilités, d'animer des réunions dans tout le Sud-Est, de convaincre les responsables du Mouvement de la nécessité de retrouver dans le vrai folklore français les sources de la tradition populaire. Au congrès, il a gagné ses Lettres de noblesse.

Danièle Muscat est la discrétion même. Elle a pris cette habitude dans les rangs des Patriotes d'Algérie, durant la période la plus difficile et la plus sévère. Jeune pharmacienne, chargée de l'animation des activités féminines du Mouvement, elle regrette pourtant le soleil du grand Midi. Amateur de « folk-song » et de Robert Brasillach, elle est très liée à Françoise Durr, la championne de tennis.

Georges Schmelz est l'un des 17 garçons privilégiés qui ont, le 1^{er} mai 1960, lancé la Fédération des Etudiants Nationalistes. Il avait vingt ans ; il figurait parmi les plus âgés de l'époque. Six années après, il a conservé ses responsabilités — le Secrétariat national de ce mouvement — mais il ne reconnaît plus ni les visages, excepté quelques-uns, ni l'organisation, qui a décuplé ses effectifs en 5 ans. Pro-

fesseur agrégatif de Lettres, directeur des « Cahiers Universitaires » de 1961 à 1964, sur lui repose effectivement toute l'action nationaliste étudiante : il en est l'entraîneur, l'animateur, le responsable. C'est lui qui a lancé l'idée du camp-école de la F.E.N. Il a été l'un des artisans de son succès. Avec six années d'expérience politique étudiante, c'est l'un de ceux qui ont permis à la F.E.N. de se développer, de devenir l'une des ailes les plus dynamiques du Mouvement.

Jean Ribaillet est entré aux usines Renault à 14 ans... Il a aujourd'hui 35 ans, une femme et un enfant de 10 ans. C'est l'un des militants les plus sympathiques, les plus gais, les plus fervents. Regardez son sourire. Et écoutez-le raconter comment il brisait les grèves organisées dans son atelier par la C.G.T. communiste contre l'Algérie française. Il vous montrera comment se servir d'une clé anglaise quand on est à trois nationalistes contre cent cinquante communistes ! c'est lui qui a su, dans son usine, avec deux camarades, renverser complètement l'opinion, s'attirant la sympathie de plusieurs centaines de ses camarades de travail, dans 5 ateliers des usines Renault. Il démontre tous les jours que les « fiefs » communistes n'existent pas.

François Sidos aime répéter cette phrase : « Je le dis parce que je le pense, et le pire c'est que c'est vrai ». Cette fois, elle est imprimée, elle ira à la postérité. Toujours sur la brèche depuis son retour d'Indochine (1949-1951) après avoir été dans les Forces Navales Françaises Libres. D'une franchise et d'une

générosité à toute épreuve, il n'a jamais manqué à un seul de ses engagements, devant un ami ou devant son pays. Diplômé de l'Université Hopkins, aux Etats-Unis, ingénieur dans une grande firme automobile, il quitte son bureau à dix-huit heures et donne sa soirée au Mouvement. Cela dure depuis quinze ans. Il est plus solide que jamais !

Fabrice Laroche, 23 ans, est responsable de l'hebdomadaire depuis sa création en janvier 1964. Il est, dans la maison, celui qui lit le plus de journaux, crayons en mains, qui enregistre dates et informations sur tous les sujets, classe les dossiers, régit les fiches bibliographiques, entretient les relations de la revue avec ses correspondants étrangers. En outre, c'est un passionné de philosophie et d'histoire. Il possède une importante bibliothèque sur la question. Il a deux jouets : sa machine à écrire et son magnétophone ; avec la machine, il analyse l'univers, avec le magnétophone, il enregistre Wagner, Listz et les réunions nationalistes. Il dit aussi : « la dialectique est l'une des plus belles inventions de l'Occident ».

Jean Mabire, 39 ans, a été journaliste professionnel de quotidien pendant des années à la Presse de la Manche à Cherbourg. Il y a appris le métier de « reporter », s'embarquant comme matelot sur des chalutiers ou naviguant à la voile vers Jersey ou Guernesey. Ce Viking de cœur et d'âme s'est passionné pour tous ses compatriotes normands. Et c'est fier et brave, ces hommes-là ! Un jour, il a rencontré

Drieu La Rochelle, dans la « Comédie de Charleroi ». Il revenait d'Algérie avec ses beaux souvenirs de commandos et de poursuites. Il écrit Drieu parmi nous. Une autre fois, il parle de son compatriote Georges Sorel, de Barbey d'Aureville, de Jean Prévost. Ce sont les personnages familiers de son univers, avec les hommes de la mer, leur paysage immense, isolé par les tempêtes, toujours fortifié. Jean Mabire, qui a fait des études aux Métiers d'Art, est un dessinateur de talent. On lui doit la conception et la mise-en-page de ce magazine. Marié, trois enfants (déjà constructeurs de drakkars) : Halvard, Nordahl et Ingrid. Il ne possède pas la télévision. Son intérieur à lui, c'est la nature.

François d'Orcival a répété douze fois le mot « mouvement » pour expliquer la signification de l'insigne du Mouvement nationaliste du Progrès : une France jeune, une France en mouvement ! Il a réalisé le premier tract de la F.E.N. en juin 1960 et il est aujourd'hui rédacteur-en-chef des « Cahiers Universitaires », dont il vient de modifier la formule du tout au tout. Il s'est fait le plus actif propagandiste du style nouveau adopté par le Mouvement. Il a terminé avec Fabrice Laroche, le livre sur la Rhodésie, qui paraîtra à la mi-septembre, aux éditions de la Table Ronde, tout en espérant bien terminer aussi sa licence de Lettres. Son rêve : écrire une apologie de Corneille et d'Arsène Lupin. Mais l'avenir est au journalisme !

PERDICAN



**CLOTSEUL
LOSELEC
CHATAIGNE** C^{IE} F^{SE}
Les plus puissants du monde
LA CLÔTURE ÉLECTRIQUE
30 Rue Saint-Augustin, PARIS-2^e - OPE 68.45

Le Docteur Daniel DOLLFUS, dont nous avons parlé dans le « Fichier Secret » d'avril 1966, nous prie de faire savoir que son ancêtre, l'économiste Jean DOLLFUS était député protestataire au Reichstag, c'est-à-dire élu par les Alsaciens pour protester contre l'occupation de l'Alsace par l'Allemagne. M. DOLLFUS est membre du « Rassemblement Démocratique », aussi bien dans le Tarn qu'à Auxerre.

DISQUES ALLEMANDS

Variétés — Folklore — Classiques
documentation sur demande

La maison du disque
Haguenau (Bas-Rhin)

Vrais vins de vigneron
Eau de vie de pays
ANDRE DELACHAUX

171, rue du Général-Leclerc
Marlotte (S.-&M.)
Tél. : 931-90-11

Pur rhum distillé à la Guadeloupe

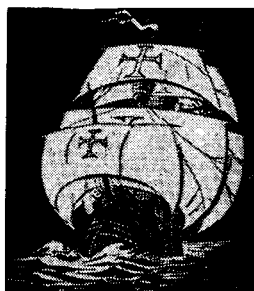
« La Bretagne Réelle-Celtia »

Tribune libre bretonne
22 — Merdrignac
Abonnement : 10 F. Complet : 35 F.
(197 numéros parus). Spécimen 32 p.
1 F. — C.C.P. 754-82 RENNES.
Pensées d'un jeune Nationaliste : 4 F.
Petite Histoire de la Bretagne Na-
tionale : 4 F.
Nationalisme et Liberté : 1 F.

P. DUBOIS remonte son entreprise
— Travail de professionnel —

PEINTURE - DECORATION
PAPIER PEINT - VITRERIE
RAVALEMENT

Philibert DUBOIS, 29, av. Tru-
daine — Paris (9^e) — Tél. : 253-09-59



DÉCOUVERTES

DECOUVERTES — R.
Artilharia Um, 48, 1^o-Dt^o,
Lisbonne (Portugal).

MAGAZINE ?

LA PAGE 11 DE VOTRE

AVEZ-VOUS BIEN LU

Lecteurs d'Europe-Action, une
maison de confiance se tient à
votre service.

DENISE TROGNEE

achète
meubles, bibelots, tableaux
argenterie...

se rend en province

expertises
partages de succession
expertises gratuites
pour lecteurs d'Europe-Action
et sympathisants

83, rue Legendre, PARIS-XVII^e

10 h. à 18 h.

Tél. : 228-07-11

le soir : 228-34-80

En vente permanente aux bureaux d'Europe-Action

| | | | |
|----|------------------------------------------------------------------------------------|------------------------|---|
| 1 | Abonnement à EUROPE-ACTION mensuel | 20 | F |
| 2 | Abonnement à EUROPE-FLASH | 50 | F |
| 3 | Abonnement aux CAHIERS U 1966 | 10 | F |
| 4 | ABONNEMENT TOTAL (mensuel, hebdomadaire, bimestriel) | 60 | F |
| 5 | Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1963 (mensuel) | 25 | F |
| 6 | Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1964 (mensuel) | 15 | F |
| 7 | Collection complète d'EUROPE-ACTION année 1965 (mensuel) | 15 | F |
| 8 | EUROPE-ACTION : « Qu'est-ce que le Nationalisme ? » | 3 | F |
| 9 | C.E.P.E.O. : « Eléments pour une Economie Organique » | 3 | F |
| 10 | Pierre Hofstetter : Où vont les U.S.A. ? | 5 | F |
| 11 | Robert-Jean Bradout : Les Baïonnettes du Kremlin | 5 | F |
| 12 | Gilles Fournier & Fabrice Laroche : Vérité pour l'Afrique du Sud | 5 | F |
| 13 | Pierre Hofstetter : O.N.U. danger ! | 5 | F |
| 14 | Coral : Journal d'un suspect | Prix exceptionnel : 10 | F |
| 15 | Coral : Petit guide des fonds de poubelles | 4 | F |
| 16 | Jean Mabire : Drieu parmi nous (dédicacé) | 14,70 | F |
| 17 | Fabrice Laroche : Salan devant l'opinion (dédicacé) | 15,45 | F |
| 18 | Fabrice Laroche & François d'Orcival : Le courage est leur patrie (dédicacé) | 13,90 | F |
| 19 | Catalogue 1966 de la Librairie de l'Amitié (paiement en timbres) | 2 | F |

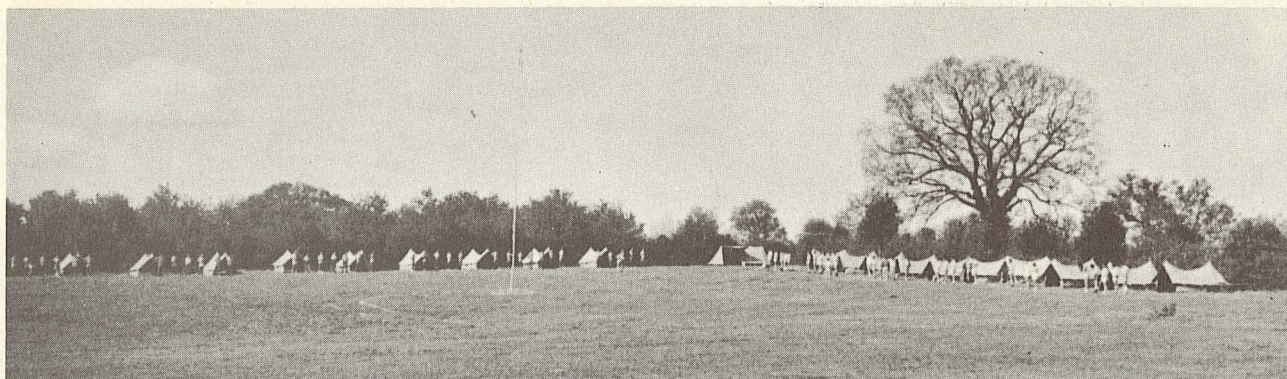
Bulletin de commande

NOM Prénom

Adresse

Commande les numéros suivants :
et joint la somme totale de au C.C.P. EUROPE-ACTION, Paris 21.684.41

Le Signature



LE 4^{ème} CAMP-ECOLE DE LA F.E.N.



Chaque été, depuis trois ans, le camp-école de la F.E.N. permet la formation de centaines de militants étudiants qui deviennent, à la rentrée suivante, le fer de lance de l'action nationaliste en milieu universitaire.

Des cours de formation politique alternent avec des veillées et des raids en pleine nature.

Le camp-école de la F.E.N. se déroule chaque année loin des circuits touristiques. Après les Alpes, les Landes, le Bocage vendéen, ce sera la Provence qui va cette année servir de cadre à cette activité de plein-air.

Dix jours de formation intellectuelle et d'entraînement physique permettent aux étudiants nationalistes de trouver le meilleur de leur forme. Prévu pour la seconde quinzaine de juillet, le camp d'été 1966 va marquer dans les annales de la F.E.N. tant par le nombre des participants que par nature des cours.

L'équipe de préparation du camp est au travail pour assurer le plein succès de la Promotion 1966 de la F.E.N. et l'extension des idées nationalistes dans l'Université.

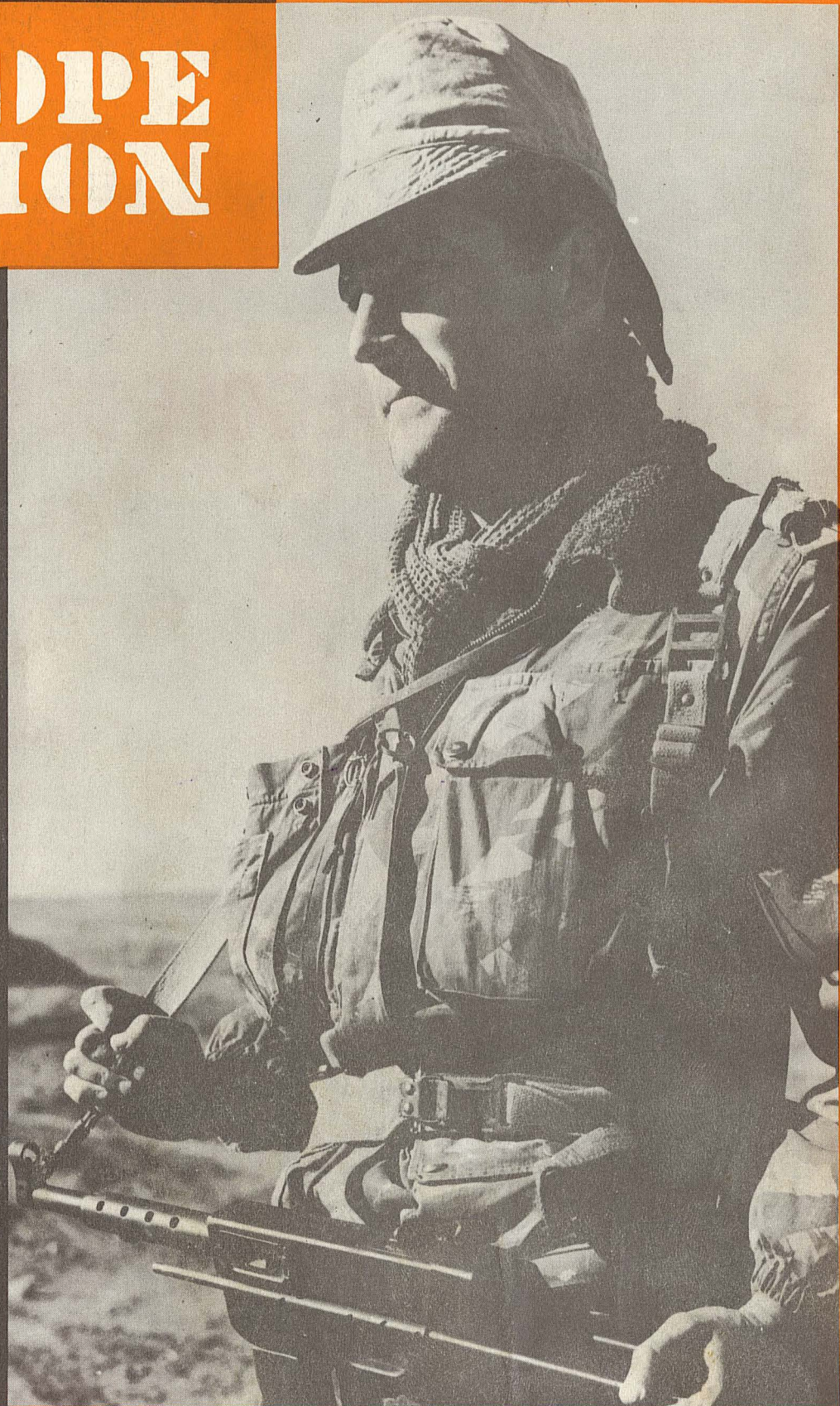
Pour tous renseignements sur le camp-école :

Secrétariat de la Fédération des Etudiants Nationalistes, 9 rue aux Ours, Paris 3e - Tél. 887 15.83.

EUROPE ACTION

La jeunesse n'est pas un épisode de la vie. Elle est un état d'esprit... une victoire du goût de l'aventure sur l'amour du confort.

Général MAC ARTHUR



n°42 - juin 1966

FIDELITE

2 F

N.M.P.P.